

RAPHAËL COR

UN

ROMANCIER DE LA VERTU

ET

UN PEINTRE DU VICE

CHARLES DICKENS - MARCEL PROUST



ÉDITIONS DU CAPITOLE
101, RUE DE SÈVRES. — PARIS



7/97

STRAND PRICE

\$ 5 00

g

UN ROMANCIER DE LA VERTU

ET

UN PEINTRE DU VICE

7

RAPHAËL COR

UN

ROMANCIER DE LA VERTU

ET

UN PEINTRE DU VICE

CHARLES DICKENS — MARCEL PROUST



ÉDITIONS DU CAPITOLE

101, RUE DE SÈVRES. — PARIS

ROMAN

DE

ROMANCIER DE LA VERTU

ET

UN PEINTRE DU VICE

CHARLES DICKENS - MARCEL PROUST



*Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.*

Copyright by Le Capitole 1928

AVANT-PROPOS

Les études qui composent ce volume ont paru, en leur temps, dans le Mercure de France. Au directeur de cette vieille maison libérale et courtoise, comment ne pas dire ici ma gratitude de l'accueil qu'il me fut donné d'y trouver ? La bonne grâce, parure de l'hospitalité, y règne. Sous la sauvegarde du style, cette suprême décence, toutes les audaces y sont de mise, duvetées de pudeur, tempérées par le goût. La hardiesse dans le bon ton, n'est-ce pas une marque bien française ?

Le diptyque, riche en contrastes, que l'on offre au lecteur, ne peut manquer de donner lieu à interprétations divergentes, suivant le point de perspective adopté par chacun. A première vue, quel romancier rappelle moins Marcel Proust,

sa conception angoissée de la vie, ses peintures des aberrations, d'où monte une odeur de soufre, que l'œuvre de Dickens, d'un optimisme apaisant, radieuse, où le rayon divin brille ? Peut-être, à ces oppositions trouvera-t-on quelque attrait. Mais une thèse, à coup sûr moins facile, celle de la fraternité d'âme de ces deux beaux génies, ne pourrait-elle se plaider, sans trop d'inconséquence ? Déjà cette parenté se dessine dans leur manière de composer, dans les surcharges de style de ces interminables rhapsodes, comme aussi dans leur façon de se pencher sur de menus faits, sur des parcelles de sensations de l'ordre le plus humble, pour en extraire, ainsi que ferait un chimiste de génie, tant de secrets qui nous émerveillent. Ajoutez-y, avec un même bonheur dans la silhouette des fantoches, ce je ne sais quoi de tendrement puéril, ici, qui se cache pudiquement, et là, s'épanouit et s'étale. Mais surtout, par des voies différentes, l'un,

mû par le sentiment, l'autre, avec ses dons de félin et l'acuité de notre race, tous deux se rejoignent finalement dans une même attitude, celle d'une immense pitié envers les pauvres hommes. Conjonction bien touchante, le plus critique des esprits en arrivant, par l'analyse, à cette même vérité qu'avait su trouver le cœur.

C'est que les soucis spirituels ne sont pas si absents de l'œuvre de Proust que l'on pense. Déjà dans Les Plaisirs et les Jours, cet éternel malade, penché sur ses maux, se déclarait par eux plus près de son âme et, sentant les liens de sa vie, par moment, se relâcher, avait en éprouver de clairvoyantes douceurs. Il est, en chacun de nous, une période ardente « où le corps travaille si robustement à élever ses palais entre lui et l'âme, qu'elle semble bientôt avoir disparu, jusqu'au jour où la maladie ou le chagrin ont lentement miné la douloureuse fissure au bout de laquelle elle réapparaît ».

S'il y avait une philosophie de la vie à en tirer, assurément toute d'indulgence, ne serait-ce pas celle à laquelle les Grecs étaient parvenus, avant que les religions d'Orient n'aient élevé une barrière entre l'âme et le corps et réussi à faire de cette vie un mélodrame, par l'absurde divorce de l'homme et de ses sens? Se gouverner n'eût jamais signifié pour eux se mutiler (1). Ils se piquaient de savoir répondre au sourire de la nature. L'idée d'une hiérarchie des biens, où le plaisir, à condition de ne prétendre point au rang princier, était sûr de garder sa place, voilà ce qui constituait le fond de leur sagesse. C'est que, jusque dans la pratique de la vie, ce peuple demeurerait artiste. Mais de là, que de conséquences!

Prenons-y garde : en nous ramenant au jeu, c'est-à-dire à un mode d'activité qui s'oppose au travail, voici que l'art

(1) Tout au plus, s'abstenir (Zénon, Epicure), et encore, dans une vue surtout pratique, pour donner le moins de prise possible à la douleur.

heurte déjà dans l'ordre social tout le côté sérieux, la tendance utilitaire et positive. De plus, comment chérir les sons, les formes et les couleurs, sans avoir, je vous prie, l'âme un peu voluptueuse? C'est le propre des sensibilités que le beau aimante :

L'argile humaine est chère à ces âmes d'argile.

Tout artiste est au fond un sensuel ; il est grand temps qu'on en convienne. C'est à ce prix qu'il nous fait sentir la caresse des choses. Voyez Anatole France, cet Hellène égaré parmi nous. La belle prose que la sienne, tout imprégnée d'une langueur chaude, avec l'enchantement de ses phrases sensuelles, aux belles hanches, qui font rêver à quelque Vénus anadyomène. Il est charnel, le plaisir dont elles font frémir toutes nos fibres, et l'on dirait qu'un miel s'en égoutte, tant la pulpe en est savoureuse. C'est que la volupté est l'âme de son œuvre ; elle y circule comme un soupir ardent et

léger. Serait-il d'ailleurs poète, c'est-à-dire aurait-il le don délicieux de donner de la vie une belle image, s'il n'eût été sensible à la grâce des contours et à la séduction des chères apparences ? « J'ai toujours cru que la seule chose raisonnable est de chercher le plaisir » (1). Voilà ce qu'il écrivait encore dans sa vieillesse.

Le culte de la beauté est une religion qui mène loin. Aussi bien, ne risquerait-elle guère de prévaloir parmi les hommes, si le sens esthétique est ce dont ils sont le plus dépourvus. Mais voyez comme ils se défient instinctivement de la pensée libre. La société y flaire un péril et n'a pas tellement tort. Pour les forces conservatrices qui, dans le fond, la constituent, innovation est synonyme d'impiété. Elle sent confusément que toute pensée porte en elle de quoi devenir séditieuse, de même que certain courant,

(1) LA VIE EN FLEUR.

vite taxé d'immoral, s'alimente, à tout prendre, à la source esthétique. Que la critique indépendante s'attaque à quelque point sensible, aussitôt, et par le seul jeu des réflexes sociaux, un malaise surgira, vite mué en réprobation à l'égard du penseur coupable.

Eternel scandale de l'Esprit! Car enfin, n'est-ce pas le propre de l'orgueil philosophique de ne tenir aucune règle établie pour intangible? Un esprit libre n'a point coutume de se laisser troubler dans ses recherches par la crainte d'on ne sait quel danger qui pourrait en résulter; ce sont embarras auxquels il se doit de rester étranger. Mais du même coup, il constitue une menace pour la conscience collective. Se sentant à l'étroit dans le vêtement de confection des opinions toutes faites, ne tenant pas ce qui est respecté pour respectable, il s'attaquera sans ménagement aux dogmes existants, y compris les dogmes laïques, non moins sujets à caution que les autres. Dès lors,

il fera facilement figure d'ennemi des Dieux et des Lois. Qu'il cherche à réajuster l'idée de patrie, celle de propriété, ou l'ensemble des conventions qui président aux relations sexuelles, il encourra inmanquablement le mépris des « honnêtes gens », de tous ceux qui estiment leurs principes inébranlables, pour n'avoir sans doute jamais pris la peine de les remuer. C'est France encore qui l'a dit : « Nous appelons dangereux ceux qui ont l'esprit fait autrement que le nôtre et immoraux ceux qui n'ont point notre morale. » Prenons-en notre parti et, à mi-voix, mais à voix ferme, prêchons le scepticisme, synonyme et garant de l'esprit de douceur.

« Dans tous les ordres, écrivait Renan, le progrès pour les peuples indo-européens consistera à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique. » C'est ce sombre esprit qui nous a désaxés. Les Grecs, experts à régler les choses délicates, se faisaient de la vie une concep-

tion autrement fine. A la notion théologique du mal et du péché, ils substituaient celle du moindre bien. Gradation qui sauvegarde tout, dans une pensée libérale et clément. Au dévouement, à la sainteté, à tout ce qui est héroïque, accordons certes, le premier rang, la place la plus haute, mais sans nous croire tenus pour autant, de jeter l'interdit sur les sens. A côté de la fièvre du bien, faisons crédit à celle du beau, jusqu'en ces tâtonnements charnels et ces fioritures du plaisir, qui en sont la fleur la plus humble. Collection d'art, elle aussi, après tout, que celle des formes qui se meuvent suivant le divin rythme et des ivoires vivants et tièdes. L'orchestration de la vie jamais ne sera assez riche. La flûte d'Asie y manquerait trop si elle n'y mêlait ses soupirs.

La volupté, en excitant nos puissances rêveuses, ne joue-t-elle pas, à sa manière, le rôle de la musique? Comme elle, en nous plongeant dans les profondeurs du

sentir, elle abolit en nous les forces de résistance, nous incline à une attitude doucement confiante, abandonnée. A elle aussi pourrait s'appliquer ce que dit Shakespeare de la musique, dans son divin couplet du Marchand de Venise : « L'homme qui n'a pas de volupté en lui est fait pour les trahisons, les stratagèmes et les larcins ; les mouvements de son esprit sont sourds comme la nuit et ses affections ténébreuses comme l'Erèbe ; ne vous confiez jamais à un tel homme. » Mais nous nous entêtons à le méconnaître et à faire les distants avec la nature. Elle est pourtant un si doux guide ! Montaigne nous en fait l'aveu : « Je queste partout sa piste ; nous l'avons confondue de traces artificielles... Est-ce pas erreur d'estimer aucunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont nécessaires ? »

Qui ne serait frappé, en jetant ses regards alentour, de la disgrâce, du rythme souffreteux de l'existence de la

plupart? Fourvoyés-dans l'impasse de la médiocrité, ficelés dans leurs préjugés, leurs routines, du moins, par le moyen des sens, leur vie chétive acquiert quelque éclat. C'est un peu d'art et de fantaisie qui arrive à s'y introduire. Plaisir touchant offert à ceux qui n'ont rien par la toute clémente nature.

Mettons à part quelques uns, les plus hauts d'entre nous, accessibles aux nobles joies de l'art et de l'intelligence, et encore cette élite des grands cœurs que la charité transfigure. Mais le reste! La plate carrière que celle de ces gens, et combien indigente et terne! Envahis par l'automatisme, tournant et tâtonnant dans un petit cercle d'idées rudimentaires, on ne les dirait occupés qu'à s'amortir et à s'éteindre. Certes, ils embelliraient leur vie à peu de frais, rien qu'en laissant approcher d'eux la ronde charmante des désirs. Grâce au retentissement sonore et doux de la jouissance, comme elle deviendrait musicale! Pour enrichir et

faire scintiller sa pauvre trame, que ne l'emperlent-ils d'une broderie de plaisirs ? Emois charmants qui fécondent les âmes et les rendent pitoyables. Comme l'humanité gagnerait à s'y laisser aller ! Dans cette morale (qu'on pourrait dire du relâchement pur), c'en serait fait des habitudes de morgue et de contrainte. L'abandon y succéderait, dans le tutoiement des cœurs.

Mais de nos jours, à énoncer des vérités si candides, on risque fort de se faire traiter d'auteur pernicieux, de chorège de l'immoralité, voire de fourrier de l'Enfer. Pourtant, nos philosophes du XVIII^e siècle avaient eu de tout cela une vue claire, et Diderot ne se lasse pas de dénoncer cette extravagance qui nous fait attribuer le nom de vices et de vertus à des actions n'ayant rien à voir, ou si peu, avec la moralité. Mais depuis lors, quelle régression ! Il n'en serait que plus urgent de reprendre leur œuvre excellente, cet effort pour décanter, si l'on peut dire,

la morale, en la dépouillant de ses impuretés théologiques. Il est vrai que la Société tient fort à cet héritage. Elle continue à commander une constance, d'ailleurs impossible, et finalement, se tire d'embarras par l'hypocrisie (1).

Et sans doute, si, comme on l'a dit, les philosophes ne font pas la morale, il n'est pas dans leur pouvoir, non plus, de la défaire. Mais il reste qu'en soulignant le caractère fortuit de ses règles, en relevant ce qu'il peut y avoir dans certaines d'irrationnel et de fâcheux, ils concourent à éliminer les obligations qui commencent à n'être plus senties comme telles et dont la liquidation demande à être activée (2). C'est pour l'esprit un jeu royal de démasquer les équivoques et de soumettre à revision les

(1) Voyez le désaccord entre la vie et les mœurs, en ce qui touche la fidélité conjugale.

(2) C'est le cas des idées sur le duel, sur le traitement que nous infligeons aux races qualifiées d'inférieures, sur l'inversion, en tant que certains codes, en retard sur le nôtre, s'obstinent à y voir encore un délit.

valeurs morales ayant cours. Pussions-nous y avoir, pour si peu que ce soit, contribué, en aidant à exorciser ici quelques fantômes.

Palerme, mai 1928.

CHARLES DICKENS

I

Le cœur fait tout, le reste est inutile

LA FONTAINE.

Dickens est de ces génies accueillants et affables qu'il y a plaisir à aborder suivant la méthode familière. Elle implique sympathie, cordialité, bonne foi, mais surtout l'abandon de tout esprit de thèse. L'œuvre de Dickens, d'ailleurs, est souverainement simple. Il n'est besoin, pour la goûter, d'aucune préparation singulière, et la critique aimante est celle qui lui sied. S'il faut, comme le pensait Sainte-Beuve, prendre dans l'écritoire de chaque auteur l'encre dont on veut le peindre, rien ne vaudra comme de flâner sans hâte à travers l'œuvre du bon narrateur

et d'en deviser à loisir, de cœur et d'abondance, en toute simplicité.

Qui donc disait d'Alphonse Daudet : « Il a écrit en aimant ; on aimera en le lisant » ? C'est surtout vrai de notre auteur. Il est de ceux dont la lecture est chère à tous les âges. Adolescents, il nous captive et excelle à nous plonger en de féeriques rêveries. Mais j'imagine qu'il est non moins doux d'y revenir sur le déclin et d'éprouver, à le relire, cette surprise charmante : se retrouver, dans la vieillesse, une âme fraîche, un cœur d'enfant.

C'est que Dickens, par le sentiment, n'est rien moins qu'un poète en prose, le chancre si touchant des suavités humaines. Son génie a quelque chose d'adorablement jeune, de chaste et que l'on sent pris aux sources limpides. Un charme s'en dégage, qui opère doucement. Il est complexe, ce charme, mais il est aussi très simple et très bon, car il vient de l'âme, et c'est pourquoi il

parle à la nôtre. Voilà tout son secret ; mais pour plaire et toucher en est-il de meilleur ?

A ce don de sentir joignez le don de voir, de saisir le pittoresque des êtres et des choses, d'en faire jaillir le comique avec une verve effrénée, et vous serez bien près d'avoir tout Dickens, tendresse et fantaisie, émotion et humour, sel et douceur. Notez que, de la sorte, c'est toute l'humanité qu'il embrasse, puisque à côté des travers, qui différencient les hommes et les ridiculisent, il peint le sentiment, qui les exalte et les unit. Il ne fait, Taine l'a bien vu, que railler ou pleurer. « Il n'écrit que des satires ou des élégies ; blessé par les travers et par les vices, Dickens se venge par le ridicule. » Avec quelle fougue et quel assaut, on en demeure confondu ! Son comique est d'une prodigalité qui déconcerte, et l'on serait tenté d'y trouver quelque excès, si l'intempérance même de cet humour

sans trêve ne nous était un garant de sa sincérité. De fait, rien ne serait moins exact que d'y voir un procédé : c'est le train naturel de l'imagination du conteur, le geste de son esprit, l'instinctive réaction de son être au contact du monde extérieur. Son œil photographie les choses en relief, avec une tendance bouffonne à en exagérer les saillies. D'où une veine de gaîté bien loyale et bien franche, un art plein de drôlerie, qui, jusqu'en ses outrances, se trouve avoir une riche texture de vérité. Rien de ces auteurs qui s'évertuent à faire provision de finesses, attentifs à en émailler et enjoliver leurs écrits, et que l'on sent toujours enclins à faire trophée de leurs malices. Dickens est d'une autre famille. Son humour est tout ce qu'il y a de moins élaboré. Pour tout dire, c'est mieux qu'un homme d'esprit, c'est un comique ; une force joviale est en lui ; et voyez comme elle le possède, puisqu'il lui arrive

d'être emporté par elle au point d'avoir la plus grande peine du monde à la gouverner.



Oscar Wilde prétendait que les hommes, s'ils se ressemblent parfois entre eux, ressemblent plus souvent encore à des choses. Il en multipliait les preuves, découvrant entre les objets et les gens mille analogies imprévues et cocasses. C'est là, d'ailleurs, une source de comique infaillible, et Dickens, grand-maître de l'humour, ne se fait pas faute d'y puiser.

Ne dirait-on pas que M. Bergson l'avait expressément en vue, lorsqu'il écrivit son *Essai sur le Rire* ? L'idée maîtresse du livre est qu'une description est comique en proportion de la netteté avec laquelle elle nous fait voir dans l'homme un pantin articulé. Nous rions lorsque nous surprenons le méca-

nisme venant s'insérer en intrus dans la vivante continuité des choses, autant dire toutes les fois qu'une personne arrive à nous donner l'impression d'un objet. Le comique se ramène, dès lors, à un effet d'automatisme : il est plutôt raideur que laideur, les attitudes et mouvements du corps humain devenant risibles dans la mesure exacte où ce corps, par sa rigidité, nous fait penser à une simple mécanique.

Voilà bien la méthode de Dickens, quand il nous campe ses personnages. Pour les rendre burlesques, un seul moyen, mais sûr : il les traite en automates, il les mécanise ; puis, de ces êtres, simplifiés à outrance, il arrive, et c'est là le miracle, à faire des types doués d'une vie surprenante et d'immortelles caricatures.

Mais, par un procédé inverse, qui vaut d'être noté, il semble que son imagination, si prompte à assimiler les vivants à des choses, se rattrape sur

celles-ci en leur prêtant figure humaine et en donnant au moindre objet mission de faire le vivant, de s'animer et de sentir.

C'est ainsi qu'ayant à décrire un coin de vieille rue, il nous dira :

A droite et à gauche s'élevaient vers les cieux de grandes maisons isolées, hautes, décharnées, dont les façades étaient noircies par l'âge, dont les fenêtres, comme les yeux des vieillards, semblaient ternes et creusées par les années (1).

Voilà de ces phrases comme il en a tant, simples, mais qui nous ouvrent des échappées de rêveries. Car à tout propos ce romancier fait acte de poète et son œuvre, pour être écrite en prose, n'en est pas moins, (aux beaux endroits), l'égale et la concitoyenne de toute

(1) *Aventures de M. Pickwick*. Cf. Lamartine :

Les gouttières que rien n'essuie
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vieille demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure
Que les veuves ont sous les yeux.

poésie. Tel on le retrouve à chaque page. Voici rendu un effet de tempête :

Le vent du soir s'élevait et les vieux ormes du jardin s'agitaient avec tant de bruit que ma mère et miss Betsy jetèrent toutes deux les yeux de ce côté. Les grands arbres se penchaient l'un vers l'autre, comme des géants qui vont se confier un secret, et qui, après quelques secondes de confidence, se relèvent brusquement, secouant au loin leurs bras énormes, comme si ce qu'ils viennent d'entendre ne leur laissait aucun repos (1).

Et l'on dirait d'une vision de Hugo, illustrée par Doré. C'est ainsi que son imagination, passionnée et fébrile, prend possession des choses, en les humanisant. Ajoutez-y la note comique et cette faconde énorme, épique, intarissable, qui communique un fol entrain à tout ce qu'il écrit. Un rien la provoque et l'excite. L'objet le plus insignifiant sert de motif à ses gaîtés, de prétexte à ses saillies et de tremplin, si l'on

(1) *David Copperfield*.

peut dire, aux soubresauts de son humour. Quoi de moins plaisant, de plus banal qu'un honnête lexique écorné par l'usage ? Dickens trouve pourtant le moyen de s'exciter là-dessus. Ce qui découragerait un humoriste ordinaire va prendre forme et couleur et déclencher l'image comique, rien qu'en passant par son cerveau (1).

Sa pétulance gagnant les choses, il réalise ce tour de force de douer d'une vie pittoresque ce qu'il y a au monde de plus aride, un état de comptes, un mémoire :

Depuis combien de temps court-il ? demanda M. Ben Allen (par parenthèse un mémoire est l'engin locomotif le plus extraordinaire que le génie de l'homme ait jamais inventé : une fois en mouvement, il continue à courir de soi-même, sans jamais s'arrêter durant la vie la plus longue) (2).

(1) « ... Son dictionnaire, à force d'être ouvert et consulté, s'est dilaté et gonflé comme un hydropique : il ne peut plus se fermer et bâille d'ennui de se voir ainsi tourmenté. » *Dombey et fils*.

(2) *Aventures de M. Pickwick*.

Ainsi va l'imagination de Dickens, malicieuse et fringante. L'humour est sa plus chère débauche, et d'aucuns diraient son délit. Je ne jurerais pas qu'en son ébriété, il ne lui arrive de dépasser un peu les bornes de l'entrain. Mais le moyen de lui en vouloir, remué, entraîné, chatouillé que l'on est par les folles inventions de son esprit en liesse ! Elles jaillissent de données parfois bien imprévues, telles certaines plaisanteries macabres, à propos de cimetières et de spectres, (car Dickens est ainsi fait que même des sujets de ce genre le mettent en joie et l'émoustillent) (1).

Nous évoque-t-il un fantôme, celui d'un homme d'affaires, de son vivant avare et dur, qui, un beau soir, s'avise d'apparaître à son associé, la scène sera d'abord fantastique, terrifiante à souhait, puis brusquement :

(1) Cf. l'enterrement de M^{rs} Gargery, dans *Les Grandes Espérances*. Mais au fait, ne serait-ce pas une des marques de l'humour anglo-saxon ? Voir les « Contes » de Mark Twain.

Son corps était transparent, si bien que Scrooge, en l'observant et regardant à travers son gilet, pouvait voir les deux boutons cousus derrière, à la taille de son habit.

Scrooge avait souvent entendu dire que Marley n'avait pas d'entrailles, mais il ne l'avait jamais cru jusqu'alors (1).

Reconnaissez-vous à ce trait l'humoriste impénitent, chez qui la malice toujours fait sentinelle, qui s'interrompt pour assaisonner de plaisant son récit, et ne craint pas de folâtrer même à l'article du macabre ?

Tout Dickens est, d'ailleurs, dans ces *Contes de Noël*, où apparaît le plus touchant et le plus pur de son génie. — Tout, sauf une certaine puissance et magnificence d'essor, dont sans doute on s'aperçoit mieux dans ses œuvres de longue haleine. Mais qu'il est fabuleux et charmant, le monde où ils nous transportent ! Tout y est fantaisie, miracle et poésie ; le sentiment y revêt la robe fluide du rêve,

(1) *Contes de Noël*.

et Shakespeare eût goûté ces Songes d'une Nuit d'Hiver. Supposez-les contés, le soir, dans la tiédeur des longues veillées. Cela fait rêver et c'est d'une terreur charmante, au coin de lâtre où l'on somnole.

Aussi, comment la nuit de Noël ne l'eût-elle pas inspiré, cette nuit d'un romanesque pieux, évocatrice de frais mystères ? Elle nous façonne, dirait-on, une âme accueillante aux chimères. Tout nous induit en rêverie : l'heure solennelle et tendre, les divins souvenirs et la rumeur bénie des cloches qui s'éparpille. Chacun de nous y est enclin à croire un peu à l'irréel et à se laisser prendre aux douceurs des légendes. Emoi mystérieux qui, ce soir-là, émane des choses et, à notre insu, nous pénètre. Et que cette atmosphère sied donc au juste à ces Contes ! Leur perfection vient de là, d'une entente on ne peut plus délicate entre l'esprit de ces récits, le cadre d'une nuit touchante

et légende imaginative et tendre du conteur.

Dickens tenait, dit-on, cet art de sa grand'mère paternelle, qui s'était acquis du renom comme improvisatrice populaire. Il trouva donc cette forme en crédit autour de lui. Père de famille, sa joie était de s'entourer, le soir, de ses petits et de bercer d'histoires sans fin leurs veillées enfantines. Tout cela, on le retrouve dans ces *Contes de Noël*, dont la fantasmagorie nocturne, un peu étrange, s'éclaire si joliment d'un rayon de bonté. Ce réalisme inspiré, c'est tout l'art de Dickens : la vérité s'y mêle au merveilleux, l'humble détail domestique, à la poésie la plus radieuse, pour nous créer un univers dont on peut dire qu'il n'est qu'à lui, à la fois fantastique et vrai, inouï et pourtant réel (1).

Mais enfin, essayons de surprendre certains de ses secrets, en entrant un

(1) Réalisme et romantisme, le mélange est aussi dans Balzac.

peu plus avant dans l'analyse de sa manière. On sait déjà à quel point il a l'imagination visionnaire, éprise de merveilleux, non sans une pointe de bizarre. Son œil de feu, braqué sur les choses, les anime, les galvanise. Tout devient alors personnage. Les objets de tous les jours vous prennent mille formes singulières et l'on dirait d'un fourmillement de choses à demi vivantes, dans le goût des paysages grimaçants de Jérôme Bosch ou de Breughel. Réalisme effarant, endiablé et fantasque, qui ne tend à rien moins qu'à transfigurer le monde inanimé, en le faisant frémir et palpiter d'une sorte d'universel animisme.

Voici l'heure qui sonne à l'horloge d'une église :

Le dernier coup de midi tinta, laissant après lui un bourdonnement semblable à celui d'une abeille monstre qui aurait eu du temps à perdre à parcourir le clocher (1).

(1) *Contes de Noël.*

Et encore :

L'antique tour d'une église, dont la vieille cloche renfrognée avait toujours l'air de regarder Scrooge curieusement à son bureau, par une fenêtre gothique pratiquée dans le mur, devint invisible et sonna les heures, les demies et les quarts dans les nuages avec des vibrations tremblantes et prolongées, comme si ses dents eussent claqué là-haut dans sa tête gelée (1).

Mais c'est peut-être à décrire d'humbles choses domestiques, qu'il met le plus de tendresse et de fantaisie savoureuse, et de style. Il est incroyable à quel point d'humbles bouilloires le font rêver et de pauvres vaisselles l'inspirent. Depuis les peintres hollandais, nul ne s'est penché avec plus d'amour sur les choses familières et n'a su mieux leur prêter vie, une vie menue, mystérieuse, qu'on dirait faite du bourdonnement d'un fol essaim de petites âmes :

La bouilloire était d'une obstination bien faite pour impatienter. Elle ne voulait pas se laisser ajuster sur la barre supérieure de la

(1) *Contes de Noël.*

grille ; elle ne voulait pas se prêter à s'accommoder tranquillement aux inégalités du charbon ; elle se penchait en avant avec des façons d'ivrogne, et pendant ce temps-là égouttait, comme une sottise qu'elle était, sur le foyer.

... Or, ce fut à ce moment, remarquez bien, que la bouilloire commença la soirée. Ce fut à ce moment que la bouilloire, devenant tendre et musicale, commença à sentir dans sa gorge ses glouglous irrésistibles et à se permettre de courts ronflements, qu'elle arrêta dès la première note, comme si elle n'était pas encore bien sûre qu'ils fussent de bonne compagnie. Ce fut à ce moment qu'après avoir fait deux ou trois tentatives vaines pour étouffer ses sentiments expansifs, elle secoua toute humeur chagrine, toute réserve et laissa échapper tout à coup un ruisseau de notes si gaies, si joyeuses, que jamais rossignol stupide n'en a conçu la moindre idée. Et si simples aussi ! Vous auriez pu, Dieu merci, comprendre ce chant comme un livre, mieux peut-être que certains livres que vous et moi pourrions nommer. Avec sa chaude haleine s'exhalant comme un léger nuage qui montait, gracieux et coquet, à une hauteur de quelques pieds, puis demeurait suspendu vers l'angle de la cheminée, comme dans son ciel domestique, la bouilloire mit à poursuivre sa chanson tant de verve et d'énergie que son corps de fer en bourdonnait et se trémoussait de plaisir sur le feu, et le couvercle lui-même, le couvercle, rebelle naguère (tant

est grande l'influence du bon exemple), exécuta une sorte de gigue et fit un bruit semblable à celui d'une jeune cymbale sourde et muette qui n'a jamais connu le contact de sa sœur jumelle (1).

Voilà bien l'humeur de Dickens quand elle est alerte et joyeuse et que, se sentant en train, il s'anime à peindre les choses avec boutade et poésie. En somme, il décrit moins les objets qu'il ne les transpose. Et sans doute, c'est par où ce génie, si simple et si bonhomme, ne laisse pas d'être en faveur auprès d'artistes compliqués et d'un petit groupe d'écrivains aux visées singulières. Il y a de nos jours une Ecole que j'appellerais des Amis du Rare, qui fuit le naturel et s'adonne à l'effort. Leur prend-il fantaisie de décrire la nature (plante, animal ou paysage), ils dépensent un talent incroyable à la maquiller, la rapetisser, lui composer je ne sais quel air artificiel et « ferblan-

(1) *Contes de Noël.*

té ». Et ces recherches fatigantes, ce souci torturant de l'effet, pour aboutir à quoi ? Ni plus ni moins qu'au convenu d'une esthétique anguleuse et sans grâce : un cubisme en littérature. Ce qui, chez l'auteur de « Pickwick », jaillissait en drôlerie savoureuse, se travestit en procédé et se fige en formule. C'est la différence de la fausse gentillesse aux franches trouvailles du génie, du maniérisme laborieux à la large manière et de Jules Renard à Dickens (1).

Le réalisme de ce dernier est, du reste, aussi spécial que possible. C'est, si l'on veut, un *réalisme déformateur*.

(1) Il est arrivé aux plus grands de se laisser tenter par cet artifice descriptif. Ainsi V. Hugo peignant le coq :

Le beau coq vernissé qui reluit au soleil.

Cela est bien fait pour évoquer l'image d'un coq artificiel, d'un beau jouet neuf et éclatant. Et le vers est heureux et fait tache brillante, ainsi jeté en passant. Mais abusez du procédé, et ce sera vite intolérable. En Jules Renard, maniéré, recroquevillé, mais exquis, on peut voir un ancêtre des Giraudoux et des Morand, combien supérieur, du reste, à sa progéniture !

On a noté chez lui ce trait : « Le don d'enrichir et de dépasser le réel avec ses éléments mêmes » (1). Ce n'est pas encore assez dire. Ses créations ont grande allure ; en dépassant l'exactitude ses types la surpassent. Il s'entend à l'absurde et s'y meut avec une logique admirable. Il semble que, pour faire rencontre du vrai, il lui faille passer, à tout prix, par le comique, et c'est souvent par la voie du grotesque qu'il atteint à l'émotion profonde. D'un pinceau à la fois véridique et fantasque, il fait ressemblant dans l'invraisemblable. Ses personnages ne sont pas tant des portraits que des visions, et il est possible qu'il n'observe pas, mais il fait mieux, il crée : sa fiction, dès qu'elle prend corps, se trouve plus vraie que le réel.

A cet égard comme à tant d'autres, il rappelle Rembrandt, un Rembrandt

(1) Cazamian : *Le Roman social en Angleterre*.

moins l'amertume et le pessimisme profond. Ces deux génies un peu bizarres, inégaux, plus profonds qu'adroits, ont entre eux plus de points communs qu'on ne pense. Je songe moins à tel détail du privé, comme le goût du chez soi et de la vie intime (1), qu'à l'essence même de leur génie, à la fois noble et trivial, au goût d'un certain baroque, à leur étrange prédilection pour les déguenillés et les gueux. De même encore, la beauté grecque ou italienne leur échappe. Dans le monde, ils ne voient que des beautés morales ou des laideurs physiques (2). Plus naturels que personne, tout en étant moins près de la nature, insoucians des règles du goût, épris de fantasmagorie, mêlant l'idéal au réel et noyant le vrai dans l'imaginaire, captivés par le mystère moral, ce sont deux très grands visionnaires.

(1) Nullement exclusif d'un certain goût de vagabondage dans la cité.

(2) Cf. Fromentin : *Les Maîtres d'Autrefois*.

En tout cas, chez tous deux, une prédilection marquée pour le fantastique. L'œuvre entière de Dickens en témoigne et les figures déroutantes, figures de rêve ou de cauchemar, y abondent. C'est miss Havisham, dans *Les Grandes Espérances*, un des êtres les plus bizarres éclos dans la serre chaude de son imagination ; dans *David Copperfield*, miss Mowcker, la naine obligeante et falote, qui se faufile à travers les scènes du roman, sans qu'on sache au juste pourquoi, pour rien, pour le pittoresque (telle un peu cette silhouette de féerie, à la fois enfantine et vieilloté, que Rembrandt s'amuse à faire scintiller dans sa *Ronde de Nuit*) ; le nain Quilp, du *Magasin d'Antiquités*, gnome monstrueux, sorte d'Alberich des faubourgs ; dans *Dombey et fils*, M^{me} Skewton, vieille coquette lamentable, aux grâces fanées et hideuses, et qui minaude jusqu'à la mort : un squelette follement attifé,

dans le goût de Goya ou de Rops... et encore tant et tant d'autres ! Chose curieuse, ces personnages fantastiques nous semblent plus réels, plus en chair que ceux qu'il puise dans la moyenne. Ses grotesques atteignent un degré de vie et de véhémence auquel n'arrivent pas toujours ses types et échantillons d'une allure plus courante. C'est à croire que là est son domaine et que c'est dans l'invraisemblable et le démesuré qu'il donne vraiment toute sa mesure. Ce faisant, il va d'ailleurs bien plus loin que la caricature, si, au sens du détail typique, dont en somme l'art comique relève, il joint le don souverain, qui n'appartient qu'aux créateurs, de façonner des types humains d'une portée universelle et de les lancer à foison, vivants et drus, par le monde. C'est l'idée qu'a rendue avec force un de ses plus brillants interprètes (1) :

(1) Chesterton : *Charles Dickens*.

Dickens fut plutôt un mythologue qu'un romancier : il ne réussit pas toujours à faire de ses personnages des hommes, mais du moins il ne manque jamais d'en faire des demi-dieux ; ce sont toujours des êtres de l'espèce de Punch ou du Père Noël. Ils vivent d'une vie durable, dans le délice perpétuel d'être eux-mêmes.

Cela même fait qu'il échoue lorsqu'il s'avise de décrire l'évolution d'un sentiment : par exemple, le repentir de Dombey, si brusque et d'une telle maladresse. Ses personnages vivent hors du temps ; comment se plieraient-ils à ses contingences ? Suivant le point de vue, on les trouvera vulgaires ou divins, outrés ou plus vrais que nature, un peu comme ceux de Rabelais, cet autre roi au pays de fantaisie, qu'il faut lui aussi prendre en bloc, qu'on peut aimer ou n'aimer pas, mais que je défie bien que l'on goûte à demi. Il y a chez eux deux du Silène. Mêmes personnages exorbitants, absurdes, et pourtant si humains ; même dévergondage d'imagination éclatant en déchar-

ges successives et s'exaltant en une sorte de lyrisme. Et voyez comme ils sont, tous deux, incapables de se refouler, quel gaspillage de facéties, quel déchaînement, quelle ivresse !

C'est, chez Dickens, une profusion d'humour qui n'arrête pas de jaillir en prouesses. Et toujours, l'emploi étourdissant de cette même formule : dépouiller l'organisme humain de la souplesse qui lui est propre, réduire la vie au mécanisme et l'homme à l'état d'automate. Aussi bien, la race s'y prête et je ne sache pas qu'il faille grand effort à un observateur d'outre-Manche pour collectionner des effets de raideur. Toute celle de l'important M. Merdle tient dans cette courte phrase :

Mon temps étant assez précieux, reprit alors le millionnaire se levant tout d'un coup, comme s'il avait jusque-là attendu après ses jambes et qu'on vînt de les lui apporter à l'instant même, il faut que je me dirige vers la Cité (1).

(1) *La petite Dorrit*.

Et voici, crayonnée d'un trait, la silhouette d'une miss de là-bas :

La jeune personne avait une taille longue et maigre, en sorte que ses vêtements paraissaient toujours en danger de glisser de ses épaules en porte-manteau, auxquelles ils étaient négligemment suspendus (1).

Pour finir, le salut cérémonieux et ridicule d'une vieille fille :

Comment vous portez-vous, miss Tox ? dit M. Dombey. Et comme il avait fait quelques pas pour venir à sa rencontre, miss Tox, pour reconnaître cette marque de distinction, disparut un moment, dans une profonde révérence, au milieu de ses flots de gaze. On eût dit une de ces lorgnettes de théâtre qui rentrent en elles-mêmes pour se fermer (2).

D'autres fois, raffinant encore sur le chapitre de l'automatisme, ou, si l'on veut, poussant plus loin la feinte, Dickens s'amuse à démonter les articulations de ses bonshommes, tant et si bien que leurs malheureux membres

(1) *Le Grillon du foyer.*

(2) *Dombey et fils.*

n'ont plus même l'air de leur appartenir. C'est le cas de M. Pecksniff « retirant ses gants et réchauffant ses mains devant le feu, avec autant de bienveillance délicate que s'il se fût agi des mains d'un autre et non des siennes (1) ». Et le trait est joli, pour autant cette fois qu'un grain d'observation morale s'y mêle. C'est à faire regretter qu'il n'en soit pas ainsi plus souvent.

Avouons que cet humour tire couramment ses effets de l'invraisemblable. Et certes, la bouffonnerie en reste savoureuse, Dickens ne se faisant jamais faute d'avoir l'extravagance plaisante. Mais enfin, le comique qui en sort est forcément d'ordre spécial : c'est un comique des formes plutôt que des caractères. Dickens est bien cela avant tout, un prodigieux chasseur d'images, et son œuvre, le plus riche arsenal de types burlesques qu'on puisse souhaiter.

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

Une fois posés, les personnages grossissent, s'enflent et s'exagèrent. Sous la poussée imaginative de l'auteur, ils se dilatent en proportions grandioses. Mais notez que leur type s'accentue sans pour cela s'enrichir, tout le progrès du piquant se bornant aux contours. Quant à évoluer, au sens psychologique, ce n'est pas leur affaire. — J'excepte, si l'on veut, le personnage de Pickwick, dont, au cours du roman, le caractère se développe et se nuance, et s'humanise. Cela tient peut-être à la façon dont l'histoire en fut composée, sous forme de feuilletons détachés, livrés au jour le jour, et que le succès commandait de poursuivre (1). — En règle générale, ses héros sont bâtis tout d'une pièce. Plus pittoresques que ceux de Thackeray, autrement enlevés et

(1) Pareille évolution se retrouverait chez Don Quichotte, du premier livre au second. Remarquez aussi qu'à côté de Pickwick il y a Samuel Weller, qui fait le pendant de Sancho.

troussés, ils manquent, c'est certain, d'arrière-plan et de profondeur. A la Foire aux vanités c'est un peu la Foire aux mannequins qui succède.

S'il fallait, dans l'histoire littéraire, lui découvrir un devancier, j'irais prendre Smollett, ce Hogarth du roman, que, tout enfant, Dickens eut l'occasion de lire. Et sans doute il manque à Smollett le rayon de douceur et ce don d'attendrir et d'amener les larmes ; mais, pour le reste, la filiation est évidente. Même psychologie rudimentaire que rachète un don surprenant d'intuition pittoresque, une sorte de divination du dedans par le dehors. Même procédé consistant à accumuler des monceaux d'épithètes et, pour faire rire le lecteur, à commencer par l'ahurir. Des personnages d'un comique inconscient, affublés de manies et de tics. Une imagination effrénée et qui grossit tout ce qu'elle touche. Au moral, un pessimisme superficiel, sans rien

d'amer comme chez Fielding. Et pour finir, ce trait singulier, qui étonne bien un peu chez ces humoristes : le goût du terrifiant et des effets de mélodrame, dont rendrait compte à la rigueur l'empoiement de leur génie, si l'on admet que la terreur n'est que l'exagération du tragique, comme le grotesque est du comique exaspéré et poussé à l'outrance.

Mais sait-on, pour passer aux romanciers de chez nous, qui, de nos jours, rappelle Dickens, a lu son œuvre avec ferveur et s'en souvient avec profit ? C'est l'auteur de *Sylvestre Bonnard* et du *Livre de mon Ami*. Anatole France a l'admiration quelque peu emprunteuse. Il lui plaît d'avoir part aux richesses d'autrui. Cela est d'un parfait socialiste. Nourri d'auteurs de choix, sachant ce qui est bon à prendre, on dirait qu'un instinct le pousse à butiner et à extraire de chacun d'eux ce que j'appellerais le point flatteur. C'est une

manière assurément de rendre hommage à ce qu'on aime. Mais quoi, Anatole France est abeille : il en a l'aiguillon et le miel, un miel qu'il fait de toutes choses (1).

(1) Il y a de France, dans la *Vie littéraire*, une « Apologie pour le Plagiat » effectivement fort convaincante. Voilà qui doit nous mettre à l'aise. Je citerai donc, dans *Pierre Nozière* : « Toutes les élèves de M^{lle} Genseigne sont sages et appliquées, et il n'y a rien de si plaisant à voir que leurs petites personnes immobiles. On dirait autant de petites bouteilles dans lesquelles M^{lle} Genseigne verse la science. » A rapprocher de ce trait final du premier chapitre des *Temps difficiles* : « L'orateur et le maître d'école reculèrent un peu pour mieux envelopper dans un coup d'œil rapide le plan incliné où l'on voyait rangés en ordre les petits vases humains dans lesquels il n'y avait plus qu'à verser des faits jusqu'à ce qu'ils en fussent remplis à pleins bords. » — Se rappelle-t-on *Les dernières paroles de Decius Mus*, l'incomparable discours de l'abbé Chotard, au *Livre de mon Ami* ? Le prototype en est tout entier chez Dickens. (Voir *Le Mystère d'Edwin Drood*, trad. française, p. 98). — Tout à la fin du même roman, je trouve ceci encore : « M^{me} Bilikin s'arrêta plusieurs fois, en montant les étages, pour reprendre sa respiration ; arrivée au salon, elle appuya ses mains contre son cœur comme s'il eût été prêt à se détacher et qu'elle l'eût surpris au moment où il allait s'envoler. » Et dans *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, écoutez M^{lle} Préfère : « Il n'y a pas de femme qui ne se ferait honneur de porter votre nom et de partager votre existence. Non ! il n'y en a pas : c'est mon cœur qui me le dit. — Et elle pressait des deux mains ce cœur

II

Dickens, comme beaucoup de génies simples, s'offre le luxe, dans ses écrits, d'un certain nombre de manies et de tics. C'en est un que d'en prêter, comme il fait, à presque tous ses personnages (1). Son imagination l'y pousse, qui est avant tout pittoresque et tournée au dehors. Et Dieu sait avec quelle insistance il donne la chasse aux ridicules et fait saillir tous les travers. Quel flair à

prêt sans cesse à s'échapper. » — Tout *Sylvestre Bonnard* est d'ailleurs dans l'esprit de Dickens ; cela en est imprégné. Le parfum est sans doute plus discret, mais l'arome est le même. Seulement, Anatole France n'est pas pour rien de chez nous. Étant Latin, il est artiste et sait ce que c'est que composer. Mais encore n'est-il pas donné à chacun de conter comme Dickens, en écrivant comme Renan.

(1) M. et M^{me} Meagles, dans *La petite Dorrit* ; le major Bagstock dans *Dombey et fils* ; jusqu'au poney récalcitrant du *Magasin d'Antiquités* !

les dépister et quel don de perpétuelle découverte ! Un surtout, à la fois inoffensif et réjouissant, était fait du coup pour lui plaire (si c'est le propre de la moquerie de Dickens de n'être jamais inhumaine). C'est le travers professionnel, un des plus riches en échantillons comiques et en variantes. Tous ses bonshommes en sont marqués : il les confine expressément dans leur spécialité. M. Tool, de son état chauffeur de locomotive, juge de tout par des métaphores tirées de sa machine (1). Songez au voiturier Weller, cocher épique, trogne splendide (2) ! C'est comme le capitaine Cuttle (3), avec son jargon de marine, vieux loup de mer, obstinément ridicule et touchant. Il y a beau temps que le vieux Cuttle vit solitaire et retraité ; mais n'importe, il s' imagine encore être à bord et continue à

(1) *Dombey et fils*.

(2) *Aventures de M. Pickwick*.

(3) *Dombey et fils*.

regarder la vie du haut de sa passerelle. Qui de nous n'a ainsi sa dunette imaginaire, d'où il observe le train des choses et bonnement les façonne à sa guise ! — Ce type de vieux marin, fruste, impayable et savoureux, cordial avec un grain de matoiserie, est un de ceux que le roman anglais affectionne, qu'il met en scène le plus volontiers. Le truculent capitaine Trunnion ouvre gaillardement la série (1) et le contraste est délicieux entre la rude écorce de ces bonshommes et leur tendresse, leur délicatesse de cœur quasiment maternelle.

Un exemple, encore bien joli, de déformation professionnelle, nous est fourni par M. Mould, entrepreneur de Pompes funèbres. M. Mould vient d'avoir la visite de Mistress Gamp, sa voisine ; il en rend compte à Mistress Mould et, parlant d'elle à cette

(1) Smollett : *Aventures de Peregrine Pickle*.

dernière, ses réflexions prennent le tour gracieux que voici :

Je vous assure, ma chère, fit observer M. Mould, que c'est une femme très habile. C'est une femme chez qui l'intelligence est immensément supérieure à la position qu'elle occupe dans ce monde. C'est une femme qui observe et qui réfléchit d'une manière rare. C'est une femme, ajouta l'entrepreneur en remettant sur sa tête son mouchoir de soie et s'apprêtant à faire sa sieste, qu'on se sentirait presque disposé à enterrer gratis, et proprement encore (1).

Tout cela, on le voit, d'un comique très sain, d'une gaîté loyale, authentique et franchement populaire. L'homme du peuple a une façon à lui de regarder. Son œil surprendra tel détail et négligera l'ensemble. Dans une figure, un trait le frappe, ordinairement un trait plaisant, et cette tare, il s'en saisit, il l'exagère à la manière des enfants. Donneur de sobriquets, dénicheur de travers, il a, d'instinct, ce

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

qu'il faut pour la caricature. Mais justement, Dickens a tout du plébéien, y compris l'attendrissement facile, et, en plus, du génie. C'est ainsi que, pour plus d'accent, il ramasse ses types, il les simplifie à outrance. Procédant sans retouche, trouvant du premier coup le détail qui mord sur l'esprit, il dote ses personnages d'une grimace caractéristique, il les affuble d'un tic pour la vie. C'est Uriah Hep (1), qui se tortille toujours, Carker (2), aux dents de chat, qui nous obsède de son mauvais sourire, Joe (3), le gros lourdaud, qui s'affale sur les sièges et s'endort ; et l'on en citerait encore d'autres.

Tolstoï, moins près de Dickens, plus près de la nature, n'a garde évidemment de procéder ainsi. Voyez son Karénine, personnage officiel et gonflé d'importance : il a lui aussi une manie,

(1) *David Copperfield*.

(2) *Dombey et fils*.

(3) *Aventures de M. Pickwick*.

au demeurant fort malgracieuse, celle de faire craquer ses phalanges. Mais on nous l'apprend en passant, négligemment, sans insister. Survient la crise où l'homme s'effondre. Humilié, meurtri, Karénine se recueille, essaye de se reprendre. L'idée de glisser à cette place un détail familier ne viendrait sûrement pas à un romancier ordinaire. C'est pourtant ce que fait Tolstoï, et la minute qu'il choisit pour nous rappeler le tic fâcheux du personnage. Sentez-vous comme le trait, pour avoir été ménagé, acquiert ici sa valeur, soulignant chez ce haut dignitaire, le côté vulgaire et mesquin et du même coup nous révélant cette part d'automatisme qui, aux heures de crise, vient curieusement se mêler à nos actions les plus graves ? C'est le fait d'un romancier supérieur, qui sait être à la fois grand psychologue et réaliste. Mais Dickens, avec tout son génie, n'est autant dire ni l'un ni l'autre. A l'inverse, il procède

sans choix, avec un véritable acharnement de caricature. On dirait qu'opprimé par un surcroît d'inventions, il s'en soulage avec une joie naturelle et physiologique. Possédé et comme tyrannisé par ses personnages, il organise vaille que vaille quelque histoire autour d'eux. L'intrigue ensuite va comme elle peut. Au demeurant, un peintre étonnant : l'œil de La Bruyère avec l'entrain de Diderot.

Et c'est si vrai, qu'il arrive fréquemment que ses types secondaires, pour le pittoresque et l'accent, l'emportent sur les principaux. Le plus humble comparse y gagne une personnalité royale. Aussi bien est-ce le fait du grand art : plus un être est particulier, plus il représente un type commun de l'espèce humaine. Qu'est ce qu'un créateur ? Un symboliste sans le savoir. Comme Balzac, Dickens enfante un monde au sein duquel il disparaît. Toujours en fonds de fertilité, jetant

ses héros à poignées, à lui seul, il ravitaillerait je ne sais combien de romanciers. Cela implique, évidemment, une force vitale peu commune ; rien d'étonnant à ce qu'elle éclate avec une fougue un peu baroque. Ce comique tourbillonnant a quelque chose qui étourdit, et c'est sa marque d'être un peu une gaîté de Mi-Carême.

Mille traits, jetés en passant, relèvent du comique des tréteaux. C'est Dombey, « tournant sa tête dans sa cravate comme le pivot d'une porte tourne sur sa crapaudine » ; M^{lle} Nipper, « qui se redresse d'un air si raide qu'on aurait cru qu'il venait de lui pousser tout à coup un second busc à son corset » ; Joe, qui prend les deux mains de son interlocuteur et « les fait manœuvrer de haut en bas, comme s'il eût été la dernière pompe brevetée ». Ou encore cette esquisse, vrai numéro pour scène foraine :

A cet appel, paraissait, sur le seuil de la porte d'entrée, un grand valet de pied, qui avait sur son habit de livrée tant de longues aiguillettes qu'il passait son temps à s'accrocher, à s'enchevêtrer dans les chaises et les tables et menait une vie de tourment, qui ne pouvait se comparer qu'au supplice d'une mouche prise au milieu d'un monde de toiles d'araignée (1).

Voit-on maintenant le thème (et je ne dis pas le procédé) ? C'est, commenté de verve et magnifié par le génie, celui des comiques de cirque, clowns, « excentrics », contorsionnistes, dont l'Angleterre a été de tout temps la terre classique et bénie. La manière a bien son danger, qui est, à force de bander les ressorts des personnages, de les réduire à faire figure de simples ressorts habillés. Dans l'homme le mannequin apparaît. Il y a comme un entraînement, un vertige mécanique, auquel le bon Dickens a peine à se soustraire. Partant à fond de train, il dépasse vite la mesure. Ainsi le veut son génie un peu

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

fou, toujours enclin à renchérir. Humour, humour, quand tu nous tiens...

Mais aussi que de scènes réussies, sitôt qu'il garde sa maîtrise ! Celle-ci, par exemple, d'un tour tout à fait malicieux et charmant :

Comme Wemmick et miss Skiffins étaient assis l'un à côté de l'autre, et comme j'étais, moi, dans un coin obscur, j'observai une extension longue et graduelle de la bouche de M. Wemmick, en même temps que son bras se glissait lentement et graduellement autour de la taille de miss Skiffins. Avec le temps je vis paraître sa main de l'autre côté de miss Skiffins ; mais, à ce moment, miss Skiffins l'arrêta doucement avec son gant vert, ôta son bras, comme si c'eût été une partie de son propre vêtement, et, avec le plus grand sang-froid, le déposa sur la table devant elle. Le calme de miss Skiffins, pendant cette opération, était un des spectacles les plus remarquables que j'eusse encore vus, et on aurait presque pu croire qu'elle le faisait machinalement.

Bientôt je vis le bras de Wemmick qui recommençait à disparaître, et graduellement je le perdis de vue. Un peu après, sa bouche commença à s'élargir de nouveau. Après un intervalle d'incertitude qui, pour moi du moins, fut tout à fait fatigant et presque pénible, je vis

sa main paraître de l'autre côté de miss Skiffins. Aussitôt miss Skiffins l'arrêta avec le calme d'un placide boxeur, ôta cette ceinture ou ce ceste, comme la première fois, et la posa sur la table. Supposant que la table était l'image du sentier de la vertu, je dois déclarer que, pendant tout le temps que dura la lecture, le bras de Wemmick s'éloigna continuellement de ce sentier, et y fut non moins continuellement ramené par miss Skiffins (1).

Evidemment, cet humour se distingue de beaucoup d'autres. Ce n'est ni l'amertume de Thackeray, ni l'ironie hautaine de Carlyle, encore moins la moquerie terrible et sanglante d'un Swift. Mais cela vaut par une invention perpétuelle dans le comique, et c'est toujours d'une si plaisante et folle exécution !

Dickens reste humain et cordial jusque dans la satire ; ce rieur à belles dents n'est jamais amer ni caustique. Sa plaisanterie est débonnaire, affectueuse et sans fiel ; son humour, jamais offensant, tout en étant fort offen-

(1) *Les grandes Espérances.*

sif. Voyez ses portraits de « ratés », ses imbéciles aux contours énormes, toute la série de ses fantoches : c'est d'une joie franche, sans détours, d'un comique endiablé, mais sans ricanelement. Il nous parle quelque part de ces hommes, pareils aux hiboux, qui ont de meilleurs yeux pour les ténèbres que pour la lumière. Il est sûr qu'il n'est pas de ceux-là. C'est que Dickens, au fond, est résolument optimiste : il fait confiance à l'humanité. Certes, il nous montre bien des blessures, mais qui toujours se cicatrisent. Dans son œuvre, aux endroits les plus sombres, apparaît le pan de ciel bleu. Comparez-le à Thomas Hardy et vous sentirez toute la différence entre Dickens et un vrai pessimiste, entre le réaliste accablé du poids triste des choses et le visionnaire enfiévré qui les transpose en féerie. Avec quelle délicatesse il évite de ridiculiser à fond ses personnages, toutes les fois qu'il s'agit d'un

humble ou d'un déshérité ! Comme tous ceux pour qui la douce vie est un bien et qui ont au cœur un trop-plein d'espérance, il semble qu'à s'attrister définitivement, il éprouverait de la peine et presque du remords. D'ailleurs, il ne saurait. Quelque chose de trop pur résonne dans son génie, je ne sais quoi de frais, d'angéliquement clair : telles ces cloches dont le son reste argentin et doux, alors même qu'elles voudraient convier à la tristesse.

Optimisme touchant, car il vient droit du cœur, mais aussi optimisme d'Anglais, d'une bonne santé délibérée, pour qui la bonne humeur est une annexe de l'hygiène, d'homme au teint franc, au regard clair. De là le caractère moral, l'aspect soulageant de son œuvre. La bassesse et le mal n'y triomphent qu'en passant. Probité et vertu y ont encore la meilleure part. Et enfin cette idée s'en dégage, par-

faitement belle et consolante, qu'il y a en nous quelque chose de bon, que la vie améliore. Voyez Pickwick, gentleman corpulent, héros jovial et magnifique. Le roman n'est qu'un récit copieux de ses mésaventures. Que d'incidents tragi-comiques, que de mécomptes et d'infortunes ! Le caractère de Pickwick s'en ressent ; il se fâche toujours plus et s'entête et le piquant est qu'une foule de maux qu'il pourrait s'éviter pleuvent sur lui à mesure qu'il enrage et redoublent dès que l'excellent homme fait mine de s'insurger. Mais quoi, vieilli et calmé par tant d'expériences, voilà qu'il se rassérène et que son humeur s'assagit. Evolution discrètement marquée, mais d'une moralité bien touchante. Le vieil homme s'apaise, liquide toute amertume, pour n'opposer désormais à la vie qu'une bonhomie que rien n'altère. Et c'est charmant de le voir redevenir graduellement *ce qu'il est* : le meilleur des

vieux garçons, l'âme la plus délicieuse. Cette auréole de bonté, c'est le don du romancier-poète à ceux qui lui sont vraiment chers. A l'inverse de Balzac, qui magnifie les scélérats, son tendre génie s'exalte aux âmes de douceur. Les enfants les plus charmants de sa fantaisie sont aussi les enfants de son cœur. Et d'ailleurs, chez les grands, un Cervantès, un Molière, le rire incline à la pitié et se mue aisément en tendresse. Il y a en eux du pardon et l'on dirait de leur satire que, par une sorte de secrète vertu expiatrice, elle est déjà sur le chemin d'absoudre et de compatir.

Ce que Dickens, par exemple, n'a pas, quand, à d'autres et à de plus grands que lui on le compare, c'est le sens de la volupté, c'est l'intuition tragique de l'amour. Les sombres fatalités, les emportements de l'instinct sont absents de son œuvre. Il y manque les ardeurs et les chaudes

haleines. Si c'est pudeur d'écrivain, elle est bien de sa race. Chez les Anglais, « l'amour est d'abord un jeu, plus tard un devoir, jamais une passion » (1). L'abandon voluptueux n'est pas du tout leur affaire et c'est sans doute ce qui a fait dire bien joliment à l'un d'entre eux (2) : « L'Anglais ne se croit moral que quand il se sent mal à l'aise. » Ce sont gens pour qui la passion est une hôtesse indésirable. Leurs romans se ressentent de cette origine puritaine et d'être nés au pays de la vertu immodérée, chez un peuple ayant la coquetterie des vertus conjugales.

Sait-on où Dickens composa, du moins en partie, ses *Contes de Noël* ? C'est en Italie, au cours d'un voyage. Là, en pleine lumière enchantée, à quoi rêve-t-il ? A Londres, à ses che-

(1) A. Filon.

(2) Bernard Shaw.

minées, à ses pluies obstinées et à ses haillons de brouillard. Voilà ce que lui inspire la terre des cités charmantes, le pays du ciel bleu, des campagnes mordorées et de la mer caressante. S'étonnera-t-on que la volupté n'ait pas trouvé en lui son peintre ? En homme du Nord, il s'en défie, et on le sent bien dans ses livres, à je ne sais quel soin d'éluder le périlleux, d'écarter le malsain, de fuir le délétère. Si la chute a lieu par hasard, le romancier en parle à peine, jetant sur elle un voile ami, que l'on souhaiterait plus diaphane... Tant de grâce décente à son prix, mais la vie a plus de richesses et le malheur est qu'elle ne se laisse pas expurger comme un livre. Entre le crime et la vertu, entre le mélodrame et l'églogue, il y a ce que Balzac et Tolstoï ont vu, il y a le drame. Dickens, tout en faisant figure à leurs côtés, reste en marge, un peu en retrait, peintre touchant de la famille, trouba-

dour tendre du foyer. Et la lampe familiale a bien de la douceur, mais enfin, son rayon n'éclaire pas le monde ; le foyer a sa poésie, mais, à nous bercer trop longtemps, le bonheur domestique nous endort. Cet auteur nous fait jeûner de passion à un point incroyable ; il respecte le lecteur avec vraiment trop d'insistance ! Mais, au fait, n'est-ce pas nous la faire désirer que de la tenir pour à ce point indésirable ? Une pudeur si loin poussée ressemble un peu à un hommage rendu au vice sacrifié par la vertu inconsolable.

III

Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver.

FÉNELON.

Cela dit, que le domaine de Dickens est donc grand et que sa part reste belle ! Quelle verve de cœur, quelle fécondité d'émotion (toujours dans l'ordre des émotions saintes). Comme tous les sensitifs, c'est surtout les simples qu'il aime, ces âmes douces, un peu modiques, qui ont l'air de vivre en veilleuses... Insensiblement il nous conduit à faire amitié avec elles, sachant comme pas un ennoblir les vertus subalternes : la bonne humeur des pauvres, leur courage, leur inaptitude à l'intrigue, leur zèle à s'entr'aider, leur

facilité d'être heureux, ces qualités de tous les jours, qui ressemblent à des vertus et qui, n'est-ce pas, en valent bien d'autres (1). Quant aux peines des pauvres gens, ces douleurs qui font peu de bruit et se voilent, on dirait, de pudeur, quel romancier les a mieux peintes ?

Et n'est-ce pas encore d'un véritable ami des humbles, d'avoir montré dans leurs manières — au moins chez les meilleurs, — cette dignité, cette sorte de noblesse indéfinissable, reflet de la beauté morale sur leurs pauvres dehors ? Songez à Etienne Blackpool (2), à Tom Pinch dans *Martin Chuzzlewit*, à Joe, le simple au grand cœur, dans *Les Grandes Espérances*. On dirait qu'il choisit d'aimer des êtres modestes, leur gardant une disposi-

(1) « Le bon côté des malheureux nous est toujours caché. Tout le monde ignore ce que le pauvre est pour le pauvre, excepté lui et Dieu. » *Bleak-House*.

(2) Voir *Les Temps difficiles*.

tion spéciale de clémence et, au fond du cœur, comme une préférence de pitié. Ainsi, de cette pacotille d'êtres mesquins et ternes il fait surgir des personnes morales d'un rayonnement incomparable, où resplendit l'essence des pures affections. C'est que son âme d'apôtre aimant les illumine ; c'est que la vie a chaud dans ses livres et que le cœur y fait foyer. Et voilà comme, (à la manière encore de Rembrandt), il arrive à faire vivre ses pauvres en pleine atmosphère de féerie, extrayant une poésie des déchets de la civilisation et une beauté des pires misères. Plus un être est chétif, plus il l'aime ; c'est aux déshérités que vont toutes ses tendresses, et aux plus disgraciés qu'il accorde ses grâces. Cela explique qu'il y ait tant d'infirmes et de faibles d'esprit dans son œuvre : le pauvre Smike (1), miss Flite (2), la vieille

(1) *Aventures de Nicolas Nickleby.*

(2) *Bleak-House.*

plaideuse un peu folle, dont les procès ont troublé la cervelle, M. Toots (1), si simple mais si bon, la petite Maggy (2), aux yeux écarquillés, au gros rire, le délicieux Dick enfin, de *David Copperfield*. Autant d'innocents ou de demi-fous, invariablement sympathiques.

Taine, qui ne peut s'empêcher de voir partout de l'inquiétant, insiste sur leur côté effrayant et tragique :

Le jeu de ces raisons délabrées ressemble au grincement d'une porte disloquée ; il fait mal à entendre. On y trouve, si l'on veut, un éclat de rire discordant, mais on y découvre mieux encore un gémissement ou une plainte, et l'on s'effraye en mesurant la lucidité, l'étrangeté, l'exaltation, la violence de l'imagination qui a enfanté de telles créatures, qui les a portées et soutenues jusqu'au bout sans fléchir, et qui s'est trouvée dans son vrai monde en imitant et en produisant leur déraison.

Du coup, la sombre humeur de Taine l'égare. Il s'agit bien vraiment de tares et de névroses ! Ce que Dickens aper-

(1) *Dombey et fils*.

(2) *Petite Dorrit*.

çoit plutôt dans cette éclipse de l'intelligence, c'est le signe supérieur de ceux qui résistent le moins à l'esprit. En somme, il reconnaît quelque chose de Dieu dans les simples, l'obscurcissement chez eux de la raison individuelle lui paraissant, si l'on peut dire, la marque du sceau divin. Aussi, voyez quel charme il leur prête, quelle ravissante fraîcheur de spiritualité ! C'est ainsi qu'au nom de l'amour qui égalise, il rachète leur misère par un surcroît d'attraits.

Comme c'est aux petits qu'il s'intéresse, à ceux surtout dont la faiblesse paraît avoir besoin de nous, rien d'étonnant à ce qu'il peigne à ravir les enfants et les animaux. Voici, pris sur le vif, un bon chien qui folâtre :

Boxer sentant que la famille tout entière avait droit à ses attentions, qui devaient être réparties impartialement entre chacun de ses membres, entraît et sortait avec une agitation désordonnée, tantôt décrivant un cercle d'aboiements brusques autour du cheval, tandis

qu'on le bouchonnait à la porte de l'écurie, tantôt feignant de fondre comme une bête farouche sur sa maîtresse et s'arrêtant de lui-même tout court devant elle, d'un air facétieux ; tantôt arrachant un cri d'effroi à Tilly Slowboy assise près du feu dans la petite chaise de bonne d'enfant, en lui appliquant, alors qu'elle s'y attendait le moins, son museau humide sur la joue ; tantôt faisant preuve d'un intérêt indiscret pour le baby ; tantôt tournant un nombre infini de fois sur lui-même devant le foyer, avant de se coucher, comme pour s'y établir pour la nuit, puis se relevant et allant remuer dehors son petit bout de queue à l'air, comme s'il venait de se rappeler un rendez-vous et qu'il partît au grand trot pour ne pas le manquer (1).

De même, les enfants l'inspirent. Ses adultes nous ont parfois un air tant soit peu irréel, qui tient sans doute à ce que l'auteur nous les a peints trop parfaits. D'où quelque chose d'angélique à l'excès, qui s'éloigne du vrai. Mais le moyen de peindre un enfant trop naïf et trop charmant ! Lui seul réalise ce miracle de réunir dans sa

(1) *Contes de Noël.*

petite âme l'originalité native à l'extrême candeur. C'est ce mélange délicieux où justement Dickens excelle. Son pinceau atteint pour le peindre un frais, un velouté qui sont l'enfance même. Avec cela, toujours une tendance à préférer les malades et les faibles, ces jeunes êtres précocement sérieux et souffrants et que la vie retient à peine : la petite Nell, Florence Dombey et son frère, figurines pensives, d'un charme vaguement inquiétant... Est-il possible de rendre mieux la grande détresse de l'enfance, ses peines qui nous dépassent et l'acuité de ses chagrins ? Le faire en est d'un maître. C'est tout ce qu'il y a de plus direct en naissance de sentiment. Lui-même s'est d'ailleurs décrit dans *David Copperfield*, faisant confusion de ses premiers souvenirs avec ceux de son héros. Et Dickens n'est-il pas resté un enfant toute sa vie, nerveux, un peu ingénu, prompt au rire et aux larmes,

perpétuellement émerveillé par le spectacle de la vie ? Sa description même en fait foi, qui jaillit, vive et neuve, et toute colorée de fraîcheur, (avec jusqu'à ce trait d'imagination bien enfantine, de saisir mal la différence qui sépare les objets des vivants et de les délimiter non sans un peu d'incertitude).

Mais ce qui fait vraiment la beauté de cette œuvre, c'est qu'elle est un réservoir immense de tendresse et d'amour. Une grande pitié humaine y frémit et y chante ; la bonté y fleurit en touffes de poésie.

On connaît la page fameuse de Schopenhauer :

De même que des torches et des feux d'artifice pâlisent et s'éteignent à l'apparition du soleil, ainsi l'esprit, comme le génie et comme la beauté même, sont rejetés dans l'ombre et éclipsés par la bonté du cœur. Quand elle existe à un haut degré, elle supplée si bien toutes les autres qualités qu'on rougit d'avoir regretté leur absence. L'intelligence la plus bornée ou la laideur la plus grotesque, dès que la bonté les accompagne et parle en elles, en

sont transfigurées ; le rayonnement d'une beauté de nature plus élevée les enveloppe et elles expriment une sagesse devant laquelle toute autre sagesse doit se taire. Car la bonté du cœur est une propriété transcendante, elle appartient à un ordre de choses qui aboutit plus loin que cette vie, et elle est incommensurable par rapport à n'importe quelle perfection. Quand elle habite un cœur, elle l'ouvre si largement qu'il embrasse le monde ; tout y pénètre et rien n'en est exclu, car il identifie tous les êtres avec le sien et il donne envers les autres cette indulgence intime dont chacun habituellement n'use qu'envers soi-même... Auprès de cela que pèsent esprit et génie, que vaut un Bacon de Verulam ?

Ce qu'a compris si bien le plus profond des philosophes, Dickens nous le rend sensible sous forme de poésie. Une brise de sympathie circule dans ses livres, brise toute spirituelle, parfumée de tendresse et murmurante des plus douces modulations de la pitié. De ce point de vue, la douleur est un bien ; sans elle connaîtrions-nous jamais ce qu'il y a en nous de meilleur ? Quant à l'intellectuel, au savant, qu'ils sont donc

peu de chose ! Le plus pauvre artisan, l'humble parmi les humbles, s'il a l'amour en lui, les dépasse à l'infini.

Mais plus le cœur de Dickens le porte vers les pauvres, plus il se montre impitoyable envers leurs exploiters. De quelle verve il les poursuit, les démasque, entre en joute avec eux ! Ces professeurs de bienfaisance, comme il les abomine ! Fâcheuse corporation où la vertu, devenue mécanique, sert de réclame à des spéculateurs avides de renommée, fanfarons de charité juchés sur leur tribune philanthropique et toujours prêts, de là-haut, à foncer sur les gens, pour les lancer de vive force dans la voie du salut !

L'œuvre de Dickens fourmille de ces affreux fantoches. Mistress Jellyby, qui laisse son mari et ses enfants dans l'abandon, tout entichée de son projet de colonisation morale de l'Afrique, n'est encore que plaisante, elle et sa

sotte manie (1). Mais que dire du révérend Chadband, autre figure du même livre ! Le voici qui sermonne un jeune vagabond, pauvre innocent qui meurt d'ennui de tant d'éloquence.

Pendant tout ce temps-là, Jo est resté à l'endroit où il s'est réveillé ; il plume sa casquette et met dans sa bouche des lambeaux de fourrure qu'il crache ensuite d'un air repentant ; il sent bien qu'il ne sera jamais qu'un pécheur endurci et qu'il lui sera toujours impossible de ne pas dormir quand le révérend se met à prêcher, car jamais il n'y comprendra rien. Et cependant, pauvre Jo, il s'est accompli sur la terre des actes si touchants pour le salut des hommes, et l'histoire en est tellement simple que si tous les Chadband, s'écartant avec respect, laissaient rayonner jusqu'à toi la lumière qui émane de ce récit, assez éloquent en lui-même pour se passer de leurs discours, tu resterais éveillé, Jo, et tu comprendrais cette parole, car tu serais attendri.

Dans *Bleak-House* encore, l'insupportable mistress Pardiggle, pour qui l'unique remède à tous les maux de la société est de poursuivre le pauvre, de

(1) *Bleak-House*.

s'en saisir, de lui appliquer la bienfaisance comme une camisole de force. Rappelez-vous le début d'*Olivier Twist*, sa triste enfance de souffre-douleurs au dépôt de mendicité. Ne dirait-on pas vraiment qu'il y a un système d'éducation qui choisit à rebours les êtres les plus lugubres pour en faire les maîtres de la tendre jeunesse et « les poteaux indicateurs de la route des vertus » ? C'est encore la vieille puritaine qu'on nous montre dans *La petite Dorrit*, avec sa religion de ténèbres ; et tant d'affreux pédagogues qui martyrisent l'enfance, le maître d'école Gradgrind dans *Les Temps difficiles*, Pipchinet, Honeythunder, le Dr Blimber, le hideux Pecksniff. Il arrive à Dickens, quand alors il s'indigne, de se hausser à une vigueur d'ironie qui ne lui est point coutumière.

Lorsque M. Pecksniff et ses deux filles eurent rejoint la diligence à l'extrémité de la ruelle, ils en trouvèrent l'intérieur vide, ce qui leur

fut singulièrement agréable, d'autant plus que l'impériale était comble et que les voyageurs qu'elle contenait paraissaient transis de froid : car, ainsi que M. Pecksniff le fit observer avec raison, quand lui et ses filles eurent enfoncé profondément leurs pieds dans la paille, se furent enveloppés chaudement jusqu'au menton et eurent relevé les glaces des deux portières, c'est toujours une douce jouissance de sentir, par le temps de bise, qu'il y a beaucoup d'autres personnes qui n'ont pas aussi chaud que vous. « Et c'est, dit-il, une impression toute naturelle, une disposition sage dans l'ordre de la Providence ; ce n'est pas aux diligences que s'en arrête l'application ; elle s'étend à toutes sortes d'autres branches du corps social. En effet, poursuivit-il, si chaque homme avait chaud et était bien nourri, nous perdriions le plaisir d'admirer l'héroïsme avec lequel certaines classes supportent le froid et la faim. Et si nous n'avions pas plus de bien-être les uns que les autres, que deviendrait pour nous le sentiment de la reconnaissance, l'un des plus sacrés qu'il y ait dans la nature humaine ?... »

Il prononça ces dernières paroles avec des larmes aux yeux, en même temps qu'il montrait le poing à un mendiant qui essayait de grimper derrière la voiture (1).

(1) *Vie et Aventures de Martin Churzzlewit.*

IV

On a parlé du socialisme de Dickens et le mot est bien un peu fort. La vérité est qu'il eut cruellement à souffrir de la misère. Son père fut enfermé dans une prison pour dettes. Lui-même connut l'humiliation du travail manuel précoce. Après avoir peiné dans une fabrique, on le mit petit clerc, saute-ruisseau chez un homme d'affaires. Dans *David Copperfield* et *La petite Dorrit*, il s'est souvenu de tout cela. Son talent a d'ailleurs bien la fibre populaire et, s'il est un sentiment dont il ne s'est point départi, c'est sa grande pitié des petits de ce monde, de ceux que Joinville appelait « le menu peuple du Seigneur ». Mais on dirait que toutes les misères, toutes les cruautés de l'existence n'arrivent qu'à ce résultat de la lui rendre encore plus chère : tels

ces amants dont chaque déception avive la tendresse.

L'erreur serait de prêter à Dickens un dogmatisme doctrinaire. Un apôtre du peuple, oui ; mais rien d'un docteur ès sciences sociales. Son socialisme est tout de sentiment ; c'est, si l'on veut, celui d'Étienne Blakpool dans *Les Temps difficiles*. Il y a dans ce livre une scène admirable, celle où M. Bounderby reçoit son vieil ouvrier :

« Voyons, Étienne, dit M. Bounderby, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui peut vous amener ici, vous ? »

Étienne fit un salut. Non pas un salut servile, ces ouvriers de fabrique ne connaissent pas cela ! Ma foi non, Monsieur, vous ne les y attraperez pas, quand ils seraient restés vingt ans chez vous ! Seulement, pour faire un bout de toilette en l'honneur de M^{me} Sparsit (1), il rentra les deux pendeloques de sa cravate sous son gilet.

« Ah çà, voyons ! continua M. Bounderby en prenant un peu de Xérès, vous ne nous avez jamais donné de tracas ; vous n'avez jamais fait partie des mauvaises têtes ; vous n'êtes pas

(1) Qui assiste à l'entretien.

de ceux, comme il y en a tant, qui voudraient qu'on les fît monter dans une voiture à quatre chevaux et qu'on les nourrit de soupe à la tortue et de gibier avec une cuiller d'or (M. Bounderby prétendait toujours que c'était là le seul et unique but de tout ouvrier qui ne se trouvait pas heureux comme un roi) : et par conséquent je suis déjà bien sûr que si vous êtes venu ici, ce n'est pas pour vous plaindre ; j'en suis bien persuadé d'avance. »

Et la scène, ainsi amorcée, file bon train et s'enlève en chef-d'œuvre. C'est toute l'hypocrisie de ces gens qui ne savent que gémir sur l'impiété et l'immoralité de la classe ouvrière et qui d'ailleurs lui offrent quoi ? Le plus maigre idéal : celui de vivre pauvrement, de faire l'économie des plus modestes plaisirs, de renoncer même à cette joie, ce seul luxe du pauvre : la douceur de l'entr'aide et de la charité.

Tant y a que Dickens, secrètement prévenu du peuple, est un peu entêté à nous le peindre en beau. Il faut toujours qu'il canonise les humbles et charge les riches de méfaits. Dans le

nombre il s'en trouve pourtant qui n'ont point l'âme si méchante. Sir Dedlock, dans *Bleack-House*, n'est pas foncièrement mauvais. Sa dureté lui vient plutôt du milieu social où il vit. Dickens se représente « le monde », d'une façon un peu naïve, comme un endroit très ennuyeux, où la plante humaine étouffe et s'étirole faute d'air, où l'on ne rencontre que de ces gens dits de la vieille école, (expression qui s'applique généralement à ce qui jamais n'a été jeune), qui ne pensent plus que par clichés et passent leur temps à faire entre eux un incroyable échange de rengaines (1).

Mais, par exemple, qu'il a bien attrapé l'égoïsme des gros possédants, cet état d'esprit de toujours ! Voici Cokeville, leur moderne fief, la cité des usines :

(1) Cf., dans *La petite Dorrit*, le grand dîner chez les Merdle.

Ce qu'il y avait de plus étonnant, c'est que la ville fût encore là. Elle avait été ruinée si souvent que c'était merveille qu'elle eût résisté à tant de secousses. Certes, on n'avait jamais vu d'argile à porcelaine plus fragile que celle dont se trouvaient pétris les manufacturiers de Cokeville. On avait beau les manier avec toutes les précautions possibles, ils mettaient tant de complaisance à tomber en morceaux qu'on ne pouvait s'empêcher de croire qu'ils étaient fêlés depuis longtemps. Ils étaient ruinés, disaient-ils, lorsqu'on les obligeait à envoyer à l'école les enfants des fabriques ; ils étaient ruinés lorsqu'on nommait des inspecteurs pour examiner leurs ateliers ; ils étaient ruinés lorsque ces inspecteurs mal appris exprimaient dans leurs scrupules le doute que les filateurs eussent le droit d'exposer les gens à être hachés menu dans leurs machines ; ils étaient perdus sans ressource, lorsqu'on se permettait d'insinuer qu'ils pourraient, dans certains cas, faire un peu moins de fumée. Outre la cuiller d'or de M. Bounderby, qui était généralement acceptée dans Cokeville, il existait une autre fiction assez répandue parmi les manufacturiers. Dès qu'un Cokebourgeois se croyait maltraité, c'est-à-dire qu'on ne le laissait pas tranquille et qu'on proposait de le rendre responsable des conséquences d'un seul de ses actes, il ne manquait jamais de faire entendre cette terrible menace : « J'aimerais mieux jeter mes biens dans l'Océan Atlantique. » Plus d'une

fois, le ministre de l'Intérieur en avait tremblé des pieds à la tête (1).

Faisons la part dans tout cela d'un peu d'emportement verbal et d'outrance, il reste que l'œuvre du grand satirique eut une portée sociale immense. Ce n'est pas en vain qu'il fit la guerre à tant d'abus : la paperasserie administrative, le travail des enfants, la prison pour dettes et l'emprisonnement cellulaire, l'inégale sévérité des lois envers les riches et les pauvres, les tares de l'Assistance publique et les méfaits de l'enseignement privé... Si la vieille Angleterre, remuée et troublée, se découvre une audace sociale chaque jour grandissante, qui sait si ce n'est pas au plus populaire de ses romanciers qu'elle le doit, aux chauds accents de ce Jean-Jacques de la démocratie anglo-saxonne ?

Populaire, il le fut tout de suite, à un

(1) *Les Temps difficiles.*

degré à peine croyable. Son grand secret pour toucher le peuple, est qu'il l'aimait. D'autres s'abaissent pour lui parler ; Dickens l'attire à lui et l'élève. Les humbles le sentirent bien et c'est ce qui les mit en confiance. Il n'y a pas apparence qu'une telle pitié leur soit à charge, ayant pour base une idée noble, la dignité de l'être humain. — Que cette tendance ait ses dangers, je laisse le soin d'en dissenter à d'autres. Peut-être y en a-t-il, en effet, à confondre les notions du juste et du charitable et introduire la morale familiale dans la morale de l'Etat. Est-il sûr qu'il faille, par principe, empêcher toutes les souffrances, et d'ailleurs est-ce possible ? Leur somme est-elle ici-bas quelque chose qui se puisse diminuer et, croyant y porter remède, ne ferait-on que les déplacer ? Autant de problèmes pour le sociologue, qu'heureusement pour nous ne se pose pas le romancier. Ses préoccupations sont différentes. Cet

homme à parti pris n'est rien moins qu'homme de parti. Comme tous les intuitifs, il ne se paye pas d'apparences et la machine politique, au fond, l'intéresse assez peu. Même ce chef-d'œuvre national qu'est la constitution britannique, orgueil de tout Anglais, ne trouve pas grâce à ses yeux : on sent, à travers ses boutades, qu'il a peine à la prendre au sérieux :

L'Angleterre a été, durant la semaine dernière, dans une situation effroyable. Lord Coodle voulait démissionner. Sir Thomas Doodle ne voulait pas prendre sa place, et, comme personne ne compte en Angleterre, hormis Coodle et Doodle, le pays s'est trouvé sans gouvernement (1).

La politique de classe n'étant décidément pas son fait, que reste-t-il de ce qu'on a appelé le socialisme de Dickens ? C'est pure affaire de sentiment : une vision intuitive et profonde du mal social, un zèle tendre à l'endroit

(1) *Bleak-House*.

des misères humaines, une pitié qui ne connaît pas d'horizon, l'élan d'une âme qui veut aimer... Le cœur de Dickens le rattache à la souffrance générale ; il règne dans toute son œuvre comme un climat de charité. Un Alexandre Dumas, a-t-on dit de lui, — ce n'est pas autrement le flatter, — qui avait l'âme de Vincent de Paul.

Ce sentiment de la pitié, merveille du roman russe et du roman anglais, qu'en dire après tant d'autres ? Ceci du moins, qu'il est, au fond, d'essence religieuse. Cet élargissement du cœur, grâce auquel l'individu participe aux souffrances de tous, qui le fait se charger, lui chétif, de la douleur du monde entier, suppose qu'en tout être vivant il reconnaît son propre être. L'illusion du principe individuel se dissipant, l'égoïsme fond comme neige. Plus de ligne de démarcation : les autres, c'est moi encore, et toutes les âmes ne font qu'un. C'est le cri de Schiller dans son

ode fameuse : tous les hommes deviennent frères ! Les croyants ajoutent ces seuls mots : parce que fils d'un même Père.

Une preuve que l'inspiration de ces romanciers est de qualité religieuse, c'est leur tendance à déprécier la beauté païenne et plastique, disons mieux, la beauté tout court. Qu'ils y soient, comme Dickens, peu sensibles, ou bien que, comme Tolstoï, ils n'en subissent l'enchantement que pour y résister et violemment s'en défendre, tous la sacrifient en esprit à quelque chose d'un autre ordre, grandeur morale et beauté intérieure, « cette beauté qui ne réside pas dans les secrets de la proportion, mais dans les secrets de la profonde sympathie humaine » (1). Il faut arriver à des génies de bien haut rang pour découvrir dans des chefs-d'œuvre, qui alors dépassent tout,

(1) George Eliot.

l'union vivante des deux beautés, la synthèse du miracle grec et du miracle chrétien : c'est Michel-Ange dans son Esclave, c'est le plus grand de tous peut-être, Richard Wagner.

Mais Dickens, plutôt qu'à la beauté des formes, est sensible à celle des cœurs, à ce sentiment mystérieux qui nous fait voir dans les hommes, même les plus bas placés, les plus médiocres, de vrais compagnons de voyage sur le chemin de notre vie, non des créatures d'autre race, marchant vers un autre but. C'est le besoin du sacrifice, besoin d'aimer, de compatir, d'hospitaliser toutes les douleurs. Appellerons-nous cela de l'inspiration ? Nous parlons bien de celle d'un saint, d'un grand artiste, d'un poète ; pourquoi ne pas lui donner le même nom chez un cœur poussé par le dévouement à remplir, dans la plus humble vie, la plus humble des tâches ?

Bien souvent, sans qu'ils s'en doutent, les hommes, comme dans le bon vieux temps, ont un commerce avec les anges, et les plus humbles créatures humaines, même celles qui ont le plus repoussant aspect et que la pauvreté recouvre, deviennent rayonnantes au chevet de la douleur et se changent en esprits bienfaisants, avec une auréole au-dessus de leur tête (1).

Rien, dans tout cela, de la pitié déclamatoire de Hugo. Ce n'est pas non plus celle de Tolstoï, autrement contractée et douloureuse, qui a bien plus la marque tragique et s'illumine d'éclairs. On dirait que la pitié russe est dominée par l'idée de la mort et la pitié anglaise, plutôt par l'idée de la vie. D'où son charme, une note plus saine et cette douceur qui, au dire de Wordsworth, est la pente chérie de tous les vraiment grands. Mais encore, prenons garde aux nuances. Il est certain que chez George Eliot on trouve un souffle moral supérieur ; mais il s'y mêle un fort parfum de piétisme. Chez cette

(1) Contes de Noël : *La Bataille de la Vie*.

femme de génie, on sent un peu la prédicante et, qu'on me passe le mot, la pédagogue de l'idéal. Rien de tel chez Dickens, bien plus sans-façon et plus peuple, et qui écrit bonnement, sans arrière-pensée d'édifier. En somme, on trouve là réuni ce que l'Anglais a de meilleur : franche gaîté, bonté, cordialité, droiture, sans ce grain d'hypocrisie morale qui trop souvent le dépare.

Merveilleux privilège des artistes ! Ils trouvent dans leur divination instinctive du vrai de quoi faire concurrence à la nature. Leur monde est comme une réplique aérienne de l'univers. Et c'est la vie prise sur le fait, tout le travail secret de la sensibilité qui nous devient visible. Qui donc s'entend mieux à cela que notre auteur ? Romancier-né, à la façon de George Sand, il en a la prodigalité de cœur, l'abondance, mais sans aller, comme elle, jusqu'à idéaliser le chimérique et le faux. C'est qu'il a le doux sens

humain qui le rattache au vrai des choses ; ses écrits en sont pénétrés et y gagnent un surcroît de substance et cette beauté supérieure due à la compassion. Il est le peintre du cœur et de la vie profonde. Aussi a-t-il ce double pouvoir d'attendrir et de consoler. Ce que ses romans contiennent de tendresse et d'inexprimable émotion, le plus faible, le plus hâtif, le plus bâclé suffirait à en convaincre. Secrètement, cela nous remplit de larmes qui demandent à tomber. Et pourtant, de ces lectures pleines de pleurs, on sort, le cœur pacifié. Des maladresses, des longueurs, des fautes de goût, peu de style, mais ce qui seul peut-être y supplée : de l'émotion vraie et, redites par le génie, ces éternelles vieilleries du cœur auxquelles les plus sceptiques ne sauraient dire non.

« Dickens, a-t-on écrit, n'est qu'Anglais par le rire, c'est par les pleurs qu'il est humain. » Et l'éloge, pour être

équitable, demanderait à être élargi. Cette manière lente et affectueuse de retrouver la marche des sentiments plutôt que de les reconstruire est celle, au demeurant, de tous ces romanciers. Au lieu de les comprendre, ils aiment mieux les dépeindre et, par d'habiles transpositions, en insinuer le charme en nous. Elle est si vaste, la poussée de sentiments qui s'agitent au-dessous de notre conscience claire ! Tout cela est si confus et si peu saisissable ! Renonçant à traduire l'intraduisible, ils préfèrent d'abord nous mettre en sympathie et provoquer en nous, par une lente suggestion, ces états profonds qu'un Latin réduirait en formules. De la sorte, leurs œuvres nous touchent, si l'on peut dire, par le dedans. Les thèmes primitifs de la sensibilité s'y développent avec largeur. C'est l'éternelle jeunesse du sentiment qui y chante. Ce que ces auteurs perdent en clarté, ils le gagnent en profondeur,

et voilà qu'ils arrivent sans bruit à ébranler au fond de nous quelque chose qui attendait le moment de vibrer. C'est ce même instinct qui les guide, ce même patient et profond sentiment de la vie, quand, au lieu de se borner sèchement à l'étude d'une crise, ils nous déroulent l'histoire d'une existence avec tous ses replis. Le sentiment qui s'en dégage est bien plus voisin de la vie. C'est peut-être le secret du charme de *Dominique* et ce qui assure à ce chef-d'œuvre une place de choix entre les romans de chez nous. « Les choses *n'arrivent* point, elles *se font* lentement, non en une heure, mais dans la suite des jours... (1). »

* * *

Comme il n'est point de qualité qui ne s'avoisine d'un défaut, force est

(1) Carlyle.

d'avouer que ces romanciers en prennent à leur aise et se laissent aller un peu trop à leur génie de l'expansion. Que leur démarche est donc peu svelte et dégagée ! Ils racontent à loisir, sans mise au point, sans triage. Ces narrateurs anglais sont gens de beaucoup d'haleine ; ils ne vous ont jamais la courtoisie de faire court. Leur récit se déroule tranquillement, en sa profusion négligente, délectable sans hâte, copieux sans impatience, et c'est de quoi parfois impatienter le lecteur. On souffre de ces redites, on demande qu'il y ait clôture et l'on soupire après une page de Mérimée.

C'est qu'à dire vrai, le sens artistique n'a jamais été le fort des Anglais. Ils éprouvent moins que nous le besoin d'ordonner les choses, de façonner le réel, en le simplifiant. Avec cela, guère de milieu entre un souci d'art plutôt faible ou alors l'excès opposé : l'esthétisme d'un Wilde et ses outrances.

Par exemple, ce qui est bien à Dickens, ce à quoi on revient toujours, c'est la qualité poétique de son réalisme, le prestigieux éclat d'une vision à la fois véridique et fantasque, naturaliste au meilleur sens et si à l'aise pourtant dans le surnaturel. Et je veux bien qu'avec sa conception un peu innocente du monde, son penchant vers le mélodrame, sa tendance à diviser les hommes en anges et en démons — âmes d'azur ou âmes de ténèbres — et cette imagination qui déborde et chevauche sans cesse en dehors du possible, parler du réalisme de Dickens puisse paraître un peu étrange. Mais quoi, c'est un réalisme spécial, *réalisme de rêve* comme dans Shakespeare, observation point tant d'artiste que de visionnaire.

La jeune aveugle du *Grillon du foyer*, ignorante des pauvres réalités qui l'entourent, s'imagine habiter un séjour enchanté, peuplé d'objets char-

nants, que ne visite point la gêne. Chez Dickens, c'est une manière d'instinct analogue qui opère. Loin d'avilir, comme d'autres, ce qu'il touche, il embellit les choses les plus humbles, il les transfigure, en poète. Les mille songes gracieux secoués par son génie lui font un monde enchanté auquel lui-même se laisse prendre. Ce savoureux mélange de poésie et de trivialité, d'humeur bouffonne et de rêve, ce don de transfigurer le réel tout en lui gardant sa substance, ce goût du peuple enfin, que Goethe n'avait pas, tout cela l'apparente à Shakespeare. Si la vie est une mascarade, aux yeux du philosophe, et, aux yeux du poète, une féerie, pour Dickens, génie tendre et narquois, elle est, à la fois, l'une et l'autre.

La vie, comme il l'aimait, cette vie bouffonne et auguste, banale aux yeux de certains, mais, pour qui sait la regarder, si follement émouvante !

Aussi, quel choc direct il en donne, quelle sensation frémissante et chaude ! « Le roman moderne, si bon qu'il soit, n'est qu'un simple entr'acte dans la vie. Mais aux jours de Dickens, quand ses œuvres commençaient à paraître en feuilletons, tout le monde semblait considérer la vie réelle comme un entr'acte entre deux numéros de *Pickwick* (1). » C'est la Capitale surtout qui l'attire. Il gardera toujours la hantise de la rue, de ces faubourgs de Londres où traîna son enfance, et l'on peut dire qu'il a fait en poète le feuilleton de la grande ville. C'est aussi dans ces premières années qu'il emmagasina tant de types mémorables. A l'école où on l'envoya, il eut pour maître un Gallois ignorant et brutal qui vivra pour la postérité sous les traits de M. Creakles. Après quoi il entra comme petit clerc, d'abord chez

(1) Chesterton, *op. cit.*

un avoué, puis chez MM. Ellis et Blackmore, hommes de loi de Gray's Inn, et il se trouve qu'on a compté dans ses romans jusqu'à quarante-six portraits de commis et de clercs ! Le souvenir de la jeune sœur de sa femme, Mary Hogarth, lui inspirera l'idéale figure de la petite Nell, comme il lui avait inspiré celle de Rose Maylie dans *Olivier Twist*. Mistress Pipchin, dans *Dombey*, la petite servante dont il fit « la marquise » du *Magasin d'Antiquités*, la famille Garland, dans le même livre, autant de types pris au naturel, comme il ressort de ses confidences. On sait que l'enfance de David Copperfield n'est pas imaginaire, mais est la sienne et que, sous les traits du prodigieux Micawber, il nous a peint son propre père. Quant à Dora, l'héroïne du roman, elle aussi a vécu et s'appelait Maria Beadnell ; du moins un érudit américain pense l'avoir, il n'y a pas si longtemps, découvert.

Le beau livre et où vraiment Dickens a jeté la fleur de son âme ! Le réalisme et le romanesque s'y dosent à part égale et son génie s'y est produit tout entier avec un parfait bonheur. Ailleurs, quand ce n'est pas l'imagination, c'est la sensibilité qui déborde, cette sensibilité qu'il prodigue et dont il fait un peu gaspillage. Il est certain qu'il donne volontiers dans le touchant et dans le tendre, qu'il lui arrive de « romancer » la vie, et qu'il a l'effusion et la larme faciles (1). Ne nous plaignons pas trop de cette surabondance, gage de beautés morales d'un ordre supérieur. Dans ses romans, délices du cœur et beaux de tout l'amour qui les inspire, jamais rien de bas ni d'oblique, mais ce qu'il y a au monde de meilleur, bonté, compassion, tendresse, une révélation de douceur.

(1) Il est « humain, trop humain », comme tant d'artistes à sensibilité féminine, (on ne me fera pas dire que ce sont les plus grands). C'est, si l'on veut, Schumann, opposé à Schubert.

Moins grand descriptif sans doute que l'auteur de *Guerre et Paix*, il le rappelle en ce qu'il associe lui aussi la nature à ses personnages. Créateur d'atmosphère, (ses *Contes de Noël* en témoignent), il saisit ces harmonies délicates des sentiments et des alentours, ces mystérieuses correspondances entre le sujet pensant et la nature pensée, qui suggéreront bientôt à Tolstoï tant de méditations admirables. C'est, par exemple, cette description d'une soirée printanière, destinée, moins à s'accorder cette fois, qu'à faire contraste avec un état d'âme :

C'était par une belle soirée de printemps ; à la douce lueur du crépuscule, toute la nature était d'un calme et d'une harmonie merveilleux. La journée précédente avait été splendide et chaude ; mais à l'approche de la nuit, l'air était devenu frais et l'on voyait au loin la fumée s'élever gracieusement des cheminées du hameau. Des jeunes feuilles et des boutons nouveaux s'exhalaient mille parfums exquis ; toute la journée le coucou avait chanté, et il venait seulement de se taire. Dans l'atmo-

sphère du soir on sentait la bonne odeur de la terre fraîchement retournée, ce premier souffle d'espérance pour le premier laboureur, quand son Éden se fut flétri. C'était un de ces moments où bien des hommes aiment à former de sages résolutions et regrettent les fautes de leur passé ; un de ces moments où bien des hommes, à la vue des ombres qui les gagnent, pensent à ce soir qui terminera tout et qui n'aura point de lendemain (1).

Quant au mystère de la mort, si Tolstoï en rend mieux le tragique, Dickens le nimbe d'une poésie qui a bien aussi sa grandeur. Il sanctifie la mort, il l'idéalise. On songe au mot de Nietzsche : « Il est bon de quitter la vie comme Ulysse quitta Nausicaa : en la bénissant plutôt qu'amoureux d'elle. » Mais n'est-ce pas le privilège de l'art d'apaiser en les purifiant toutes les douleurs auxquelles il touche ? Même ce mystère affreux, la mort d'un petit enfant, Dickens arrive à nous en donner une vision pacifiante. Je songe aux

(1) *Vie et Aventures de Martin Chuzzlewit.*

derniers moments du petit Paul Dombey. Que cela est triste et noble ! Il s'en dégage comme un chaste parfum. La mort nous y apparaît adoucie de lumière. Rien de funeste n'en émane, mais au contraire une paix, un calme rayonnement. A lire ces pages, il semble que quelque chose commence à pleurer en nous. Cela bouleverse délicieusement, et avec des moyens si simples !

C'est cette simplicité qui déconcerte la critique. « Ce que Dickens a fait de mauvais est au-dessous de cette critique et ce qu'il a fait de bon, fort au-dessus (1). » D'ailleurs, sur lui, on s'entend peu. Les uns sont frappés de son romantisme ; d'autres le rangent parmi les classiques et n'ont pas tellement tort, s'il faut appeler de ce nom toute œuvre belle et qui dure. Pour Chesterton, la part de la caricature va

(1) Chesterton.

plutôt diminuant dans ses livres, de jour en jour plus réalistes, plus nourris des leçons de la vie. Mais Augustin Filon pense le contraire. Pour lui, l'imagination de Dickens prend un tour si extravagant qu'elle étouffe et atrophie toujours plus la faculté d'observation. « Il débute par des chefs-d'œuvre et finit par des pauvretés ! »

Mais si les gens de lettres ont de la peine à saisir sa formule, Dickens a pour lui les simples, qu'il fait rire et pleurer comme pas un, et qui s'avisent parfois de sentir le beau, mieux qu'un professeur de littérature. C'est la marque de ce talent si humain, d'être aisément distribuable. Son bienfaisant génie fait mieux que nous ravir en rêverie ; il rend meilleur, il insinue en nous des tendresses qui durent. Toute celle des choses semble avoir été captée par ce doux magicien. Son œuvre, distrayante à l'extrême, endormeuse de peines, variée comme la vie, abon-

dante comme le bonheur, éveille de douces approbations et mille harmonies dans les cœurs. Ayant en propre cette puissance de guérir qu'on a attribuée à Wordsworth, il est de ceux qui consolent dans le rapide passage de la vie. Pour un romancier, conçoit-on plus beau rôle ? Parmi ceux du dernier siècle, qui fut le siècle du roman, j'en vois peu qui se haussent à sa taille. Avec Balzac et Tolstoï, il reste à coup sûr un des grands.

UN PSYCHOLOGUE DU PÉCHÉ

MARCEL PROUST

I

Il y a des femmes qui naissent masculines et des hommes qui naissent féminins.

ARISTOTE.

Les « hideux royaumes » que Vigny évoquait, et dont les habitants donnent une si curieuse impression d'éternité, puisque la race s'en perpétue, sans qu'elle ait pour habitude d'y employer, que l'on sache, les moyens ordinaires, ont trouvé en Marcel Proust un explorateur qualifié. Et de quels dons de peintre et d'investigateur ! Le comique de silhouette d'un Dickens qui ne serait pas pour les familles ; un peu du génie de Saint-Simon, fouillant et farfouillant les travers, et en sous-œuvre, pour

enrichir ces dons singuliers, toute l'acuité douloureuse de l'auteur d'*Adolphe*, jointe à la grâce d'Amiel, ce Narcisse genevois, qu'il rappelle par l'art d'amenuiser les sentiments, la finesse inquiète, je ne sais quelle flamme subtile et pâle...

Abordant un sujet périlleux entre tous :

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours (1),

il y emploie le ton qui sauve, j'entends ce tour dégagé et vif, à la française, qui fait de son récit moqueur, où la souffrance se cache, une chronique désinvolte, enjouée, d'un faire charmant, digne de notre audience. Ce n'est ni la touche si fine, presque trop légère, d'un Abel Hermant, candidat prudent, dont l'Académie sut couronner la patience, ni l'audace cauteleuse de Gide, ce « frôleur » de sujets, encore

(1) Verlaine.

moins le plaider, d'un goût douteux, de ces romans spéciaux qui sentent la confiance, mais une méthode directe et franche, bien de chez nous et qui, s'accommodant de tout, sait tout dire.

Pour Marcel Proust, la société n'est, comme pour Stendhal, que duperie. Où cela se voit-il mieux que dans ce qu'on appelle « le monde » ? Il s'en fera donc le chroniqueur féroce et amusé, épiait les mille manèges de cette comédie perpétuelle, expertisant les vanités, les palpat, en jouant en virtuose, non sans d'ailleurs s'y chatouiller avec un brin de complaisance.

La marque de ces mondains est une incurable sécheresse qui va, notez-le, si loin qu'elle leur fausse le goût et l'esprit (1). Incapables, autant qu'on

(1) « M^{me} Verdurin, comme presque tous les gens du monde, justement parce qu'elle avait besoin de la société des autres, ne pensait plus à eux, après qu'étant morts, ils ne pouvaient plus venir aux mercredis, ni aux samedis, ni dîner en robe de chambre. » (*Sodome et Gomorrhe*, II, 2^e vol. p. 145). A rappro-

peut l'être, de goûter la nature, le site le plus émouvant ne sera pour eux que prétexte à vanités et réceptions (1). Du moins leur pourrait-on supposer quelque raffinement de culture ; mais non, car chez eux tout n'est que semblant. Qu'un violoniste leur joue un morceau qu'il est de bon ton d'admirer, et par malice, sans crier gare, l'enchaîne à un refrain vulgaire, tout l'auditoire, croyant que c'est encore du Debussy, continuera à se pâmer en criant au sublime (2). Car quoi qu'on pense, un peu de cœur est, Dieu merci, nécessaire pour avoir de l'esprit.

Relisez les cent pages consacrées au

cher du passage où le duc de Guermantes, costumé pour une fête, et malencontreusement averti de la mort d'un parent, court à son bal, en s'en tirant par ce mot admirable : « Il est mort ! Mais non, on exagère ! » — L'anecdote et le mot se retrouvent, textuels, dans les *Mémoires de Robert de Montesquiou*, tome II, p. 279. Cf. *Le temps retrouvé*, tome II p. 166.

(1) Idée qui apparaît dès 1892. Voir *Les Plaisirs et les Jours*, Ed. de la N. R. F., p. 64.

(2) *Sodome et Gomorrhe*, II, 2^e vol., p. 225. Cf. *Le Temps retrouvé*, tome II, p. 230.

dîner chez les Verdurin, et vous aurez un aperçu de ce royaume du néant qu'est le monde. Chacun s'y trouve traduit au vif avec un entrain incroyable. C'est un jacassement, un caquetage merveilleusement orchestré, et, dans sa verve un peu fumeuse, une réplique, au goût du jour, du *Repas ridicule*.

Dans cette mascarade où triomphent le conventionnel et le faux, comment Proust n'eût-il pas été attiré par ces êtres à l'existence singulière, qui circulent, louvoyants, furtifs, sous le coup de la loi des suspects, vivant dangereusement au prix d'un perpétuel mystère, tenus de déguiser leurs gestes, leurs pensées, (les maquillant bien plus que leurs visages), et jour et nuit, de les dérober sous un glacis de mensonges ?

Et voici que, grâce à ce mystère, la barrière des classes disparaît. Le prince, abordant l'ouvrier, serait tenté de lui dire, tel Assuérus à la reine :

Ami, que craignez-vous ? Suis-je pas votre frère ?

De sorte qu'à tout prendre et sans le pouvoir proclamer, ils résolvent le problème social le plus élégamment du monde et comme le philosophe prouvait le mouvement, en marchant. Tant il est vrai que la question sociale, au fond, est une question morale !

Vie romanesque, invraisemblable, où l'ambassadeur est ami du forçat, le grand seigneur, de l'apache ; « partie réprouvée de la collectivité humaine, mais partie importante, soupçonnée là où elle n'est pas, étalée, insolente, impunie là où elle n'est pas devinée ; comptant des adhérents partout, dans le peuple, dans l'armée, dans le temple, au bagne, sur le trône », et que la société flaire sans doute, mais qu'elle met son point d'honneur, à moins que ce ne soit sa prudence, à ne pas trop repérer. On dirait qu'elle pressent ce que tend à admettre la science (1), qu'à l'origine,

(1) « Tout le monde, même l'être le plus normal, est capable du choix homosexuel de l'objet, l'a

l'instinct sexuel n'est guère différencié, que par la suite, la différence entre les tendances normales et les autres reste faible, si bien qu'à projeter un rayon trop vif sur celles-ci, on risque de susciter d'étranges vocations et de faire chavirer les sensibilités, plus nombreuses qu'on ne croit, demeurées vacillantes et en équilibre instable. Tant de choses se pensent en nous, tant de larves traînent, si l'on ose dire, dans cette poubelle de l'inconscient, d'où elles remonteraient pour un rien !

Délicieux réprouvés, ne parlons pas de vous, ou parlons-en si bas que ce ne soit qu'un murmure, de crainte de réveiller dans les cœurs nostalgiques les doux serpents dorés qui n'y sont qu'assoupis...

Exercer un droit de regard sur ces

accompli à un moment donné de sa vie, puis, ou bien, s'y tient encore dans son inconscient, ou bien s'en défend par une énergique attitude contraire ». *Freud* : Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci, trad. fr., p. 111.

régions interdites suppose donc quelque audace, en France surtout, où la consigne sociale est plus stricte qu'ailleurs et où ce qui trouble nos habitudes d'esprit aisément nous répugne. Cela tient à l'esprit de mode qui y sévit dans tous les domaines. Et la morale, ne serait-ce pas ce qui est d'usage et de mode chez la majorité ? Il est vrai qu'au grand siècle on faisait moins de façons ; mais, n'est-ce pas, la vertu a tant progressé depuis ! Rappelez-vous cette petite-maîtresse d'abbé de Choisy, vouée aux chiffons dès son enfance, vivant en travesti, passant son temps à faire la belle, et si aimée, si choyée de ses contemporains, qui n'y voyaient qu'une gentille bizarrerie de la nature. Songez encore à Saint-Simon, parlant avec la liberté que l'on sait des goûts de Monsieur, frère du roi, ou du chevalier de Lorraine.

Aussi bien, serait-il difficile de ranger Marcel Proust parmi les timides. Cette

race qui, tout ensemble, le captive et l'inquiète, il nous la décrit pullulante. « Ils forment dans tous les pays une colonie orientale, cultivée, musicienne, médisante, qui a des qualités charmantes et d'insupportables défauts », individus qui auraient bien tort de se surestimer en se donnant pour rares, si la divine Providence, experte à les façonner, en jette pour cela dans la circulation vraiment trop d'exemplaires ; qui médisent des femmes, sans se douter qu'il y aurait de l'indulgence encore à les traiter eux-mêmes seulement de douze fois impurs, et chez qui, même s'ils n'ont vécu pour rien de petit, même quand leur front est noble, leurs yeux humectés de lumière, en cherchant bien, on trouverait toujours le pied du satyre.

Entre tous les membres de l'ardente confrérie, quel discernement divin à se reconnaître !

Souvent, quand dans la salle du casino deux jeunes filles se désiraient, il se produisait comme un phénomène lumineux, une sorte de traînée phosphorescente allant de l'une à l'autre. Disons en passant, que c'est à l'aide de telles matérialisations, fussent-elles impondérables, par ces signes astraux enflammant toute une partie de l'atmosphère, que Gomorrhe dispersée tend, dans chaque ville, dans chaque village, à rejoindre ses membres séparés, à reformer la cité biblique, tandis que partout les mêmes efforts sont poursuivis, fût-ce en vue d'une reconstruction intermittente, par les nostalgiques, par les hypocrites, quelquefois par les courageux exilés de Sodome (1).

Ce regard scrutateur, adhérent et qui en dit long, n'avait pas échappé à un grand visionnaire. Lorsque Dante nous mène, avec Virgile, au septième cercle de l'Enfer, parmi ceux qui ont fait violence à la nature, les âmes sont en émoi à l'arrivée du couple délectable et le regardent « comme l'on a coutume, le soir, de se regarder sous la nouvelle lune », (entendez quand

(1) *Sodome et Gomorrhe*, II, 2^e vol., p. 85.

il fait à peine clair), aiguïsant leurs yeux vers les jeunes arrivants « comme le vieux tailleur le fait au chas de son aiguille » (1).

Ces hasardeuses conjonctions, ces rencontres de haut goût au sein des ténèbres complices, qui suppriment le premier stade du plaisir, pour nous faire entrer de plain-pied dans un domaine de caresses, comme Marcel Proust en a su rendre l'excitante poésie ! Abolition des vains préambules habituellement requis, et remplacés par l'entente directe des mains, des lèvres et des corps. Non plus recherche du temps perdu, mais découverte d'un temps merveilleusement

(1) *L'Enfer* (Chant XV). Ces problèmes, qu'il est de bon ton d'ignorer, ont intéressé les plus grands, même quand leur sensibilité ne les y portait guère. Goethe a bien vu les deux pôles de ces passions : le démoniaque, lorsqu'à la fin du second Faust, Méphistophélès adresse aux plus charmants des anges ses propositions polissonnes ; le pôle noble, dans tel passage de *Wilhelm Meister* où il nous montre deux jeunes amis se baignant et ayant, éblouissante, la révélation de la beauté masculine.

accéléré où, dans un raccourci de plaisir, tous les ressorts de l'émotion fébrilement se tendent. Et, pour peu que l'ombre anonyme, du premier coup, nous reçoive bien, « cette réponse immédiate du corps qui ne se retire pas, qui se rapproche, nous donne de celle ou celui à qui nous nous adressons silencieusement une idée qu'elle est sans préjugés, pleine de vice, idée qui ajoute un surcroît au bonheur d'avoir pu mordre à même le fruit, sans le convoiter des yeux et sans demander de permission » (1).

C'est, à l'obscurité près, la manière dont font rencontre M. de Charlus et Jupien, dans la scène mémorable qui ouvre *Sodome et Gomorrhe*. Le baron, apercevant l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, le fixe avec un sérieux, une attention extraordinaires, cependant que celui-ci, cloué sur place

(1) *Le Temps retrouvé*, t. I, p. 194.

devant M. de Charlus enraciné comme une plante, contemple le baron d'un œil émerveillé. Et l'entente entre les deux inconnus se révèle si soudaine qu'on dirait de la rencontre de deux compatriotes, à l'étranger. Relisez cette scène, filée avec un art consommé, à la fois si comique et poignante et dont l'étrangeté va croissant. Proust s'y révèle tout entier, avec la manière lente et traînante, patiente au point d'en être un peu impatientante, coupée d'éclairs au magnésium, de ce maître du film au ralenti de la vie intérieure.

Et sans doute la scène, vue et prise d'une lucarne, risque-t-elle de désobliger par son rendu minutieux. Balzac procédait autrement quand il nous campait son Vautrin. C'est la différence entre le grand intuitif découvrant les replis du cœur, d'un coup d'œil de génie, et l'entomologiste qui, la loupe à la main, les détaille ; toute la

distance du peintre à fresque et du miniaturiste, pour un peu, j'ajouterais, du voyant au voyeur. — Ceci dit, comme il se rattrape dans la silhouette et le croquis ! Ses personnages les plus épisodiques sont enlevés d'un crayon charmant. C'est M. de Vaugoubert, gloussant, sémillant et sot, qui grapple de chiches plaisirs au sein de perpétuelles alarmes ; M. Nissim Bernard, s'installant au contraire dans les siens et les organisant solidement, à la juive. Simples comparses, humbles servants de l'idole centrale sur qui le rayon se concentre, majestueuse et pimpante, avantageuse bien que fripée, peinturlurée, pansue, baissant dévotement ses yeux aux cils fardés, balançant un ventre qui bedonne et une croupe symbolique : j'ai nommé Son Insolence le baron de Charlus.

Au physique, avec son masque enfariné et ses paupières d'ecclésiastique, le personnage est d'un relief étonnant.

Mais le portrait moral n'est guère moins poussé. Proust s'est penché sur lui avec une pénétration de confesseur, notant ses vices avec une joie maligne qui ressemble à une absolution et groupant ces nouvelles Fleurs du mal en bouquet, pour en former un bien galant et scabreux florilège.

Ce seigneur concupiscent entretient de lui une grande image. D'un éclat quelque peu affecté, il apparaît glorieux, ardent, dominateur, s'apparentant ainsi, (suprême orgueil), à la milice céleste, en la personne des Trônes, des Dominations et des Ardeurs (1). Très fin, vindicatif, tatillon, insupportable, avec des violences touchantes et tout à coup des rémissions inattendues de gentillesse, il faut avouer que c'est un singulier mélange. Jusqu'à ses dernières années, les bizarreries du baron sont d'ailleurs restées assez douteuses ou

(1) Il va de soi que le baron est fort dévotieux.

secrètes pour ne nuire en rien à sa grande situation. Et Dieu sait s'il y eut du mérite, pour peu qu'on s'en tienne au relevé de ses gaillardises !

Que si Proust a choisi d'ailleurs son modèle dans les hautes sphères, est-ce par malice de portraitiste, heureux de reproduire les traits de tel contemporain notoire ? Non, mais pour des raisons plus profondes. La double vie des hommes qui donnent dans ce genre étant riche en contrastes, plus leur rang sera élevé, plus piquant sera le spectacle de leurs singulières accointances. Le désordre, qui n'est, comme on sait, recommandable que dans les mœurs, acquerra tout son prix chez des défenseurs nés de l'ordre. Qui sait s'ils ne goûtent pas eux-mêmes un relâchement d'autant plus délicieux qu'il fait contraste avec leurs habitudes de perpétuelle contrainte ? Plaisir charmant de l'abandon et joie de la détente ! C'est ainsi que M. de Châtellerault,

reçu chez les Guermantes, reconnaît dans l'huissier qui l'annonce, le jeune homme qu'il vient de rencontrer dans les Champs-Élysées ; que M. de Vaugoubert, quand un marchand de journaux lui crie en plein nez : *La Presse !* plus encore que de désir, frémit d'épouvante, se croyant dépisté. Savoureuses conjonctions, bien faites pour séduire notre auteur et allécher ce parfait docteur ès sciences immorales. Ce n'est pas lui qui, comme Baudelaire, parlerait du « spectacle ennuyeux de l'immortel péché ». Cette vue le ragaillardit, même si l'amusement qu'il y prend n'est pas sans se nuancer d'un peu de tristesse et de spleen. Et, par un raffinement pervers, il ne lui déplait pas de mêler à ces relents suspects des parfums d'encens et de myrrhe, comme lorsqu'il nous peint un sérail de garçons de restaurant ou de jeunes attachés d'ambassade, (aussi corrects et distingués, ma foi, les uns que les autres), à

travers des évocations pieuses d'Athalie ou d'Esther.

Mais revenons au baron. L'Eros de M. de Charlus le pousse vers le sexe fort. Cela est constant ; il n'en peut mais. Et d'ailleurs, ce faisant, il donne satisfaction à la nature, puisque ce sexe est, en somme, celui auquel il n'appartient pas.

M. de Charlus avait l'air d'une femme : c'en était une ! Il appartenait à la race de ces êtres, moins contradictoires qu'ils n'en ont l'air, dont l'idéal est viril, justement parce que leur tempérament est féminin, et qui sont dans la vie pareils, en apparence seulement, aux autres hommes.

Il n'est que de le voir à certains moments, « se trémoussant avec mièvrerie et la même ampleur dont un enjuponnement eût élargi et gêné ses dandinements ». C'est qu'à force de penser aux hommes, on devient femme, et une robe postiche entrave vos pas. (Si, bien à tort, on ne s' imagine Platon et Aristote « qu'avec de grandes robes »,

que de contemporains, par compensation, bénéficient d'une erreur inverse !) Des femmes il a la coquetterie : « Je suis un très vieux Monsieur. Mais si, mon cher, ne protestez pas, j'ai plus de quarante ans, dit le Baron, qui avait dépassé la soixantaine. » Bien mieux, possédant au fond, malgré sa morgue, ses duretés et son génie de l'anathème, une insoupçonnable bonté, l'auteur lui accorde du coup, à défaut de douceur, la vertu féminine suprême, (bien qu'à dire vrai, tant de femmes aient la douceur sans la bonté). Mais son malheur est qu'il recherche justement l'amour d'un homme aimant les femmes, et qui, par conséquent, ne pourra pas l'aimer. Joignez-y cette complication, fréquente chez les individus supérieurs de sa sorte, qu'à son besoin tout féminin de s'abandonner, se dévouer, s'allie le désir masculin de dominer moralement ce qu'il aime. Et dans tout cela, rien qu'obéissance, en somme, aux lois de nature.

Tenons-nous-le pour dit : chez ces êtres, moraux au fond, quoique vicieux, la déviation est la voie naturelle, si, comme on l'admettra peut-être, il n'est pas indifférent qu'ils puissent rencontrer ici-bas le seul plaisir qu'ils soient vraiment capables de goûter. « Pour l'inverti, le vice commence, non pas quand il noue des relations (car trop de raisons peuvent les commander), mais quand il prend son plaisir avec des femmes. » Nul doute qu'il ne soit un grand vicieux en tâtant d'une maîtresse (1). C'est que, suivant la parole si profonde du *Faust*, l'Enfer même a ses lois, ce qui veut dire qu'il peut y avoir dans certains égarements de la sensualité, dans certaines révoltes apparentes contre la nature, plus d'idéalisme que dans une existence terre à terre, vouée

(1) Cf. Havelock Ellis : *L'Inversion sexuelle*. « L'acquisition de l'instinct normal par un inverti ressemble fort à l'acquisition d'un vice par un individu normal ».

aux joies faciles d'un trop sage équilibre. Les éléments troubles de l'esprit, a dit Gide, ce seront demain les meilleurs. Combien de ces déchaînés au fond cherchent des chaînes, victimes de leurs attraits qui tombent quand leur ardeur ne s'éteint pas, promenant à travers l'inquiétude des hommes leur blessure taciturne, se rachetant d'être des vierges folles, en étant parfois des martyrs ! La fureur d'aimer est toujours si poignante ! Elle s'exaspère, chez ceux-là, des obstacles mêmes qu'ils rencontrent et de l'affinement nerveux qui résulte d'une vie soumise au refoulement. Leur raffinement artistique, d'ailleurs, est indéniable.

On tremble au rapport que le physique peut avoir avec les qualités morales, quand on songe au petit déplacement de goût purement physique, à la tare légère d'un sens, qui expliquent que l'univers des poètes et des musiciens, si fermé au duc de Guermantes, s'entr'ouvre pour M. de Charlus... M. de Charlus n'était en somme qu'un Guermantes. Mais il avait suffi que la nature déséquilibrât suffisamment en lui

le système nerveux pour qu'au lieu d'une femme, comme eût fait son père le Duc, il préférât un berger de Virgile ou un élève de Platon, et aussitôt des qualités inconnues au duc de Guermantes et souvent liées à ce déséquilibre avaient fait de M. de Charlus un pianiste délicieux, un peintre amateur qui n'était pas sans goût, un éloquent discoureur. Le style rapide, anxieux, charmant, avec lequel M. de Charlus jouait le morceau schumanesque de la Sonate de Fauré, qui aurait pu discerner que ce style avait son correspondant — on n'ose dire sa cause — dans des parties toutes physiques, dans les défectuosités nerveuses de M. de Charlus ?

Problème troublant, auquel jusqu'ici les médecins, faute d'être philosophes, ont apporté peu de lumière. Bien plus logiques sont les religions, qui, sans détour, considèrent comme débauche toute recherche du plaisir amoureux, en dehors de la propagation de l'espèce. Il faut convenir qu'en refusant d'admettre ce principe, on éprouve quelque embarras à incriminer les pratiques spéciales. Ce grand clairvoyant de Pascal les eût condamnées, certes,

mais en se gardant bien de les déclarer « d'un autre ordre ». Tant est profond et admirable l'esprit de sagesse de l'Eglise ! Mais le Dr Cottard et M. Pierre Hamp en jugent autrement.

Pourtant, comme il est frappant, le parallélisme des amours normales et des autres ! Toutes se ressentent de la qualité noble ou basse de l'âme qui en éprouve le tourment. L'appétit sexuel ne s'accroît pas forcément avec l'exaltation amoureuse. Même dans les relations charnelles les plus malades, ce trouble et fumeux embrasement peut faire place à la flamme d'une affection haute et pure. D'aventure, ces maraudeurs de l'amour ne seraient-ils pas des rôdeurs de l'idéal, ces charnels, des amateurs d'âme en quête de l'introuvable ? C'est un peu le cas de M. de Charlus vis-à-vis de Morel. Relisez, vers la fin du tome V, la lettre qu'il lui adresse. Le désarroi, l'affolement du baron, ballotté entre son amour et

le soin de sa gloire, et s'en voulant d'être cassant, de peur d'être cassé, mais trop monté pour s'interdire la joie suprême de l'insolence et, (telle Phèdre ou Kundry), recourant à la fureur, atteint à une beauté passablement douloureuse. Bel exemple de folie unilatérale chez un homme supérieur s'adressant à un imbécile sensé. Tant il est vrai que, plus encore que l'intérêt, l'amour est un merveilleux instrument pour nous crever les yeux !

Comme pendant à cette scène de fureur, (puisque aussi bien le baron fait ici figure de symbole), j'en aurais assez aimé une autre, plus adoucie, où nous l'aurions vu, se penchant sur son ami malheureux ou malade, lui prodiguer un peu de féminine, de chaude et vraie tendresse. Pour une fois, j'eusse profilé sur la tête sarcastique du baron la cornette symbolique de la sœur de charité. Charlus-Lucifer se muant en Charlus-Eloa n'aurait manqué, ce me

semble, ni de piquant, ni de vrai (1).

Mais si Proust a rendu merveilleusement l'inquiétude de ces hommes « obligés de cacher leur vie, de détourner leurs regards d'où ils voudraient se fixer, de les fixer sur ce dont ils voudraient se détourner, de changer le genre de bien des adjectifs dans leur vocabulaire, contrainte sociale légère auprès de la contrainte intérieure que leur vice, ou ce qu'on nomme improprement ainsi, leur impose non plus à l'égard des autres, mais d'eux-mêmes, et de façon qu'à eux-mêmes il ne leur paraisse pas un vice », reconnaissons que c'est plutôt à peindre leurs façons, à croquer leurs tics extérieurs qu'il déploie sa maîtrise : leur ton d'équivoque paternité avec tous les jeunes gens, mal dissimulé par des propos d'une habi-

(1) *Dienen... dienen!* C'est le mot de Kundry, la Femme par excellence, et de beaucoup de ceux qui, (à vrai dire pour d'autres raisons que Parsifal), sont réfractaires à ses charmes.

leté dérisoire ; leur don d'arranger un salon, de composer des « intérieurs » ; leur regard, aveu du penchant, pourchasseur et lécheur, vernissé de désir (1), et surtout cette voix complaisante, maniérée, insistante, avec mille moues de la bouche, « qui fait que, sans se le dire précisément, on sent que c'est une douce et souriante dame qui vous répond et qui paraît maniérée, parce qu'elle se donne pour un homme et qu'on n'est pas habitué à voir les hommes faire tant de manières ».

* * *

Ces extraits, qu'on prodigue à dessein et où éclate si vivement le talent de

(1) « Tout en se dirigeant vers le petit chemin de fer, il ne pouvait s'empêcher de jeter sur les hommes de peine, les militaires, les jeunes gens en costume de tennis, un regard furtif, à la fois inquisitorial et timoré, après lequel il baissait aussitôt ses paupières sur ses yeux presque clos, avec l'onction d'un ecclésiastique en train de dire son chapelet, avec la réserve d'une épouse vouée à son unique amour ou d'une jeune fille bien élevée. » (*Sodome et Gomorrhe*, II, 3^e vol., p. 110).

l'auteur, n'en font pourtant apparaître qu'une des faces. A quelque perfection que chez lui atteigne l'art du portrait, celui-ci reste un peu extérieur, fait de grimaces prises sur le vif plutôt que solidement construit. Et cependant, Proust ne laisse pas d'être un prestigieux psychologue, mais c'est quand il peint des états d'âme, bien plus que des caractères. L'abondance des sensations fines exagère jusqu'à la maladie son goût de l'analyse. Alors, dans ces moments de rêverie délétère où il se livre, perspicace et tourmenté, à cette sorte d'onanisme intellectuel qui lui est cher, il est vraiment incomparable.

Pour cet Hamlet parisien, né fatigué de tout, sauf d'observer, et demeuré un grand enfant ambigu et morose, l'amour est une grande pitié, quelque chose de si angoissant et précaire ! Qu'est-ce donc ? Même pas une réussite : l'illusion furtive d'un instant.

On y peut goûter du bonheur juste « ce simulacre qui en est donné dans un de ces moments uniques dans lesquels la bonté d'une femme ou son caprice, ou le hasard, appliquent sur nos désirs, en une coïncidence parfaite, les mêmes paroles, les mêmes actions que si nous étions vraiment aimés ». La curiosité amoureuse elle-même n'est que duperie. Comme celle qu'excitent en nous certains noms de pays, toujours déçue, elle renaît et reste insatiable. Notre sort est donc de poursuivre à jamais des fantômes, et cela, jusqu'au jour où l'on ne se sent plus assez d'attraits pour plaire, d'ardeur pour y aspirer, ni de force pour aimer.

On sait de quelle nature spéciale sont les craintes de l'amoureux du livre, au sujet d'Albertine. (Ce singulier féminin ne vous a-t-il pas, entre nous, un petit air cachottier et suspect ?) A dire vrai, les goûts de la jeune fille sont plutôt soupçonnés que décrits.

Cet aquafortiste de Sodome nous peint une Gomorrhe à l'aquarelle. Le pinceau est plus pâle, la touche a moins de vigueur ; j'y trouve beaucoup moins le ressenti de la vie, soit que l'auteur se soit penché moins curieusement sur ce domaine, soit que, frappé surtout des déviations, douloureuses ou comiques, qu'inflige aux anormaux le milieu hostile où ils vivent, il accorde un intérêt forcément secondaire à celles de ces passions que le monde, pour des raisons que la raison ne connaît pas, ne laisse point, sinon d'approuver, du moins d'envelopper d'une indulgence relative.

Au fond, les goûts d'Albertine ne servent que de prétexte à une étude, d'ailleurs magistrale, de la jalousie. Ce sentiment, voisin du cauchemar, qui enveloppe l'être aimé d'un nuage frémissant d'hypothèses et se débat dans le vide avec le désarroi du rêve, a trouvé en Marcel Proust un peintre étonnant. Pour ce cœur nostalgique,

persuadé que l'on n'aime que ce qu'on ne possède pas et que jamais les êtres ne coïncident avec l'idée qu'en donne le désir, l'amour, cette torture réciproque, n'est qu'une perpétuelle alarme, et le baiser, même le divin baiser, est moins l'élan délicieux, le don total de l'âme, que le moyen désespéré de calmer une angoisse. C'est que le monde des astres est moins difficile à connaître que les pensées des hommes ; à peine si l'on en peut saisir quelques lueurs dans les prunelles, comme le spectateur qu'on n'a pas laissé entrer dans la salle et qui, collé au carreau vitré de la porte, ne peut rien apercevoir de ce qui se passe sur la scène.

La conversation d'une femme qu'on aime ressemble à un sol qui recouvre une eau souterraine et dangereuse ; on sent à tout moment, derrière les mots, la présence, le froid pénétrant d'une nappe invisible ; on aperçoit çà et là son suintement perfide, mais elle-même reste cachée... Sous toute douceur charnelle un peu profonde, il y a la permanence d'un danger.

Même ces instants doux, gais, innocents en apparence, la possibilité, en nous insoupçonnée, du désastre s'y accumule, ce qui fait de la vie amoureuse la plus contrastée de toutes, « celle où la pluie imprévisible de soufre et de poix tombe après les moments les plus riants et où ensuite, sans avoir le courage de tirer la leçon du malheur, nous rebâtissons immédiatement sur les flancs du cratère d'où ne pourra sortir que la catastrophe ».

Tout ce côté inquiet, affreusement tourmenté, de l'amour qui, formé par le désir, ne vit et ne s'entretient que par l'anxiété douloureuse, l'ingéniosité avec laquelle, à demi conscients, nous jouons à nous-mêmes et à l'autre la comédie de la rupture, cet art de se torturer par les soupçons, antennes subtilement dirigées vers la vérité qui fait mal, tout cela, traité par ce clinicien des états fébriles de l'âme, prend une beauté singulière. Voyez-le se pen-

cher sur le sommeil de son amie, si bonne et si belle quand elle dort, et notant que, vue de côté, un certain aspect d'elle apparaît, qu'il ne saurait souffrir, « crochu comme en certaines caricatures de Léonard, semblant révéler la méchanceté, l'âpreté au gain, la fourberie d'une espionne, qui semblait démasquée par ces profils-là (1) ». Attrait maladif de l'horrible, sadique raffinement de l'amoureux, chercheur d'angoisse et s'acharnant à sa propre torture. C'est dans ces pages que la qualité supérieure, partout chez lui épars et diffuse, tend à se concentrer pour briller d'un éclat subtil, plus pénétrant d'être assourdi, tels ces pâles rayons, doués du privilège mystérieux de traverser la matière. Etrange pouvoir d'un grand poète de la vie intérieure ! Il lui suffit de se regarder vivre

(1) *La Prisonnière*, p. 106. — C'est la misère des cérébraux quand ils aiment, ce besoin de voir trop clair et de dédorer leur idole.

ou d'écouter l'écho en lui des cloches du souvenir, pour arriver sans effort à nous faire sonder l'insondable. Les états les plus vagues de l'âme vont s'éclairant de lueurs singulières. Hantise de la mort prochaine, démêlée sur le visage de tel visiteur entrant dans un salon et qui en porte déjà l'inéluctable marque (1) ; culte du regret pour nos morts, qui, par le souvenir, agissent sur nous plus qu'un vivant, parce que, la véritable réalité n'étant dégagée que par l'esprit, nous ne connaissons vraiment que ce que nous sommes obligés de recréer par la pensée, alors que la vie de tous les jours nous le cache. Analyse de ce monde du sommeil où nous visitent nos chers défunts, où la connaissance interne, placée sous la

(1) *Sodome et Gomorrhe*, II, 1^{er} vol., p. 85. — Cf. p. 210, la courte méditation sur la dernière photographie de sa grand'mère. Dans ces livres, où règne une atmosphère si pénible, une seule note de fraîcheur, mais charmante : la description de pommiers en fleurs, par un printemps normand (p. 211).

dépendance des troubles de nos organes, accélère le rythme du cœur, ce qui fait que « dès que, pour y parcourir les artères de la cité souterraine, nous nous sommes embarqués sur les flots noirs de notre propre sang, comme sur un Léthé intérieur aux sextuples replis, de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes ». Ces développements sur le sommeil, la singulière race d'androgynes qui le peuplent, la durée qui s'y révèle d'une qualité si différente du temps de l'homme éveillé, les souffrances et les plaisirs du rêve, si spéciaux qu'on ne saurait les faire figurer au compte de l'existence, les subtils efforts du dormeur pour se réveiller, se tirer de cette mer d'irréel et se réintégrer dans la vie courante, toutes ces pages, d'une originalité psychologique étonnamment nouvelle sont, aussi bien, la vraie gloire de l'auteur. Ce n'est plus la sèche-

resse savante des investigations de Bourget, (car Bergson a passé par là), mais une analyse aux glissantes douceurs, baignant dans une sorte de lumière opaline qui la poétise, en lui prêtant l'allure de je ne sais quel mystérieux voyage en profondeur où, lentement, nous descendrions par l'escalier des songes... Etranges vagabondages d'un malade lucide qui, dans le demi-jour de sa chambre, rêve ses observations plus encore qu'il ne les pense et en tisse subtilement la trame couleur clair de lune. On dirait d'un monde réfléchi dans quelque ancien miroir. Et rien n'est curieux comme une telle acuité de vision au sein de la pénombre. Cela ferait songer à ces fleurs marines des profondeurs, dont la pâleur décolorée fait ressortir encore les fines découpures. Lui-même, au demeurant, n'était-il pas un étrange humain, d'une clairvoyance de somnambule, qui déverrouille sans effort les portes de

l'inconscient, vivant les volets clos, halluciné du vrai, n'y voyant, (il l'avoue lui-même), un peu clair que dans les ténèbres, s'y complaisant pour filer dans le secret ses rêveries arachnéennes (1) ? Dans un bien curieux passage de *La Prisonnière* (2), il semble apparenter lui-même son procédé à ceux du rêve. Son art, si lucide pourtant, a la fluidité versatile, l'étirement du songe, il en a le verbiage incessant et subtil. Pour peindre ces états évanouissants où l'âme se fond en morbides somnolences, il lui fallait créer de toutes pièces sa manière. Ses longues recherches, un peu fatigantes, ont toujours pour effet d'atteindre à la nuance

(1) *Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie, mais de l'obscurité et du silence.* « Le Temps retrouvé », tome II, p. 52.

(2) « Je jouissais encore des débris du sommeil, c'est-à-dire de la seule invention, du seul renouvellement qui existe dans la manière de conter, toutes les narrations à l'état de veille, fussent-elles embellies par la littérature, ne comportant pas ces mystérieuses différences d'où dérive la beauté » (p. 169).

fugitive. Au cours de ses infinis tâtonnements, force lui est d'étirer ses sentiments comme ses phrases ; et, à défaut d'une forme accomplie, (il se hâtait d'ailleurs, sentant sans doute la mort prochaine), on y goûte cette harmonie de la forme et du fond qui suffit pour donner l'impression du chef-d'œuvre.

Saint François de Sales, expert en nuances, prétendait de certaines que ce sont choses si minces et délicates qu'on ne les peut plus dire, une fois qu'elles sont passées. Mais Proust, avec des moyens à lui qu'il serait vain de recommander, arrive à dire l'indicible. Penché sur les tremblements de son âme, il en écoute les vibrations dans un enchantement de silence où neigent les flocons subtils de ses sensations. Son talent irisé se vaporise, dirait-on, en fines gouttelettes. Les formes du sentiment les plus incertaines, les plus pâles, d'une main diaphane, il en caresse la pâleur...

Aussi, comme elles vont loin, ses analyses du plus profond des arts, j'ai nommé la musique. Miraculeux privilège de cet art, qui nous replonge dans les profondeurs du sentir, n'étant que la sensibilité même se prenant à vivre pleinement et à jouir de la liberté de son rêve, et qui, à sa manière, aboutit à l'intuition émouvante de l'absolu. Au plus profond de nous-mêmes, il institue une expérience riche, passionnée, expérience si totale et si belle que toute autre paraît faible quand on la lui compare. Expérience, ajouterai-je, infiniment adoucissante, si les motifs que nous aimons sont comme autant de mystérieux amis qui fidèlement nous visitent et, tout le long de notre vie, nous suivent et nous consolent.

Même alors que nous en mesurons la profondeur, il semble que nous ne puissions la traduire en langage humain, « pas plus que ne le peuvent les esprits désincarnés quand, évoqués par

un médium, celui-ci les interroge sur les secrets de la mort ». Etrange appel, promesse enchantée d'une réalité supérieure, pressentie plus vraie et plus belle que toute autre, que le néant du plaisir et le mirage de l'amour. Rappels d'une patrie perdue dont nous aurions la souvenance, et qui nous inviteraient, (mais point sur le ton du reproche), à pleurer sur les péchés de je ne sais quelle vie antérieure. Exemple unique de ce qu'aurait pu être, s'il n'y avait pas eu l'invention du langage, la communication des âmes, se révélant leur tréfonds l'une à l'autre, ce résidu spirituel le plus intime, « que la causerie ne peut transmettre même de l'ami à l'ami, du maître au disciple, de l'amant à la maîtresse, cet ineffable qui différencie qualitativement ce que chacun a senti et qu'il est obligé de laisser au seuil des phrases, où il ne peut communiquer avec autrui qu'en se limitant à des points extérieurs, com-

muns à tous et sans intérêt (1) ».

Disons bien que c'est dans ces parties que Proust se révèle vraiment grand, bien plus que lorsqu'il se divertit, à la suite de ses déplorables héros, à nous faire errer dans Sodome. Si ces désenchantés de la cité dolente, dont aussi bien, triste est le sort, portant un cœur si plein dans un monde si vide, méritent qu'on les plaigne, on ne saura pas mauvais gré à l'auteur de ces lignes, s'essayant à faire sien l'idéal du héros wagnérien qui, par la compassion s'élevait à la clairvoyance, d'avoir tâché de ne manquer envers eux ni de l'une ni de l'autre.

(1) *La Prisonnière*, II, p. 75.

II

Ce qui paraîtra bientôt le plus vieux, c'est ce qui d'abord aura paru le plus moderne. Chaque complaisance, chaque affectation est la promesse d'une ride.

André GIDE.

Que la jeune Ecole littéraire, non seulement se pique d'aimer Proust, mais veuille encore se l'annexer et jette sur son œuvre un réseau de louanges posthumes qui ressemble étrangement à un protectorat, voilà une prétention assurément déconcertante. Car, en somme, en quoi donc consiste le mouvement à la mode d'à présent ? Tout d'abord, j'y discerne une tendance purement négative, marquée par de la défiance à l'endroit du sentiment, la peur de l'émotion, un soin extrême apporté à bannir l'humain, le trop humain, bref, tout un renversement des valeurs, qui abou-

tit à sacrifier l'essentiel à l'accessoire, l'analyse du cœur au pittoresque et les trésors de la vie profonde aux froides paillettes de l'esprit. Idéal si peu avouable qu'on n'ose d'ailleurs le proclamer et dont aucun sophisme, fût-ce celui de l'émotion soi-disant refoulée, n'arrive à nous masquer la cruelle indigence.

En musique, l'école issue de Stravinsky, qui fait profession d'amuser l'oreille et ne vise qu'à briller sans toucher, répond fort bien à ce programme (1). Mais, parmi les jeunes romanciers, si l'on met à part l'âpre Delteil et cet attachant et fin Lacre-telle, n'est-ce pas la même formule qui prévaut (2) ? Non sans crânerie chez Montherlant, mystique du sport, sa-

(1) On aboutit à Maxime Jacob, s'amusant à mettre en musique des réclames de menus pour restaurants à prix fixe !

(2) Ceux qu'on mettrait volontiers au premier rang, Bernanos, Genevoix, n'ont rien d'écrivains d'avant-garde.

dique de la chasteté ; chez l'onduleux Giraudoux, avec mille finesses, dont beaucoup ont le triste sort de rester incomprises, pour vouloir s'exprimer dans une langue furieusement affectée, qui a vite fait d'excéder le lecteur. Au fond, cette recherche éperdue du contourné et du rare, cette préciosité qui grimace, cette course à la trouvaille, c'est, sous couleur de raffinement, bel et bien une régression, un retour au maniérisme amphigourique des temps barbares. La méthode paraît en tout cas mal choisie pour valoir à M. Giraudoux un fauteuil chez les Quarante. Aussi bien, à lire *Bella* et constater de quelle façon singulière il y adjuge les prix d'honneur et les diplômes de vertu, se sent-on rassuré par le peu de chances qu'a l'auteur d'avoir à les distribuer officiellement quelque jour. La prose de ce distingué fonctionnaire de la carrière manque vraiment par trop de limpidité. Que n'a-t-il pris le soin de

la confier au préalable au service cryptographique de son Département, à charge, si possible, de nous la mettre au clair ?

Mais que dire de romanciers de moindre envergure, un Drieu la Rochelle, un René Crevel, ce dernier, franchement illisible ? Leur prose fourmille d'intentions auxquelles on préférerait la moindre réussite. Ces essais manqués, cette façon de cultiver le terme impropre et de mettre constamment à côté, en faisant mine d'en tirer gloire, tout ce galimatias, fabriqué à froid, est fait pour mettre à la torture un Français amoureux de sa langue. Car ici, il ne s'agit plus de l'obscurité poétique d'un Claudel, illuminée d'éclairs, sombre miroir, puits mystérieux où se réfléchissent des étoiles, mais simplement d'un fort méchant style qui, pour être dans l'air et prétendre aujourd'hui faire loi, en s'aidant bruyamment des carillons de la

réclame, n'est pas encore en passe, Dieu merci, de nous convertir.

D'ailleurs, quelle étrange gageure de vouloir rénover une langue en bouleversant artificiellement sa charpente ! N'est-ce pas dans celle de Racine que Lamartine écrivait (1) ? Cette idée de nouveauté à tout prix est bien la plus fausse, la mieux faite pour corrompre les arts. Aussi, qu'en reste-t-il ? Ne parlons pas des pauvres personnages que nous présentent ces romanciers : ils font figure de marionnettes. Sans profondeur, sans consistance, on les dirait bâtis sur pilotis. En revanche, il faut reconnaître à ces conteurs le don du pittoresque, une réelle fantaisie, de l'humour, le sens du croquis, mais tout cela tapageur, laissant voir l'hameçon et sentant terriblement la recette. Quand Paul Morand, pour nous peindre les grandes marbrures

(1) Ce qui ne veut pas dire que Victor Hugo et Baudelaire aient eu tort de l'enrichir.

des vagues, les compare aux motifs savonneux de certains batiks javanais, l'image est réussie et somme toute amusante. Mais que ce jeu, déjà cher à Jules Renard, et qui consiste à n'évoquer la nature que par comparaison avec des objets de fabrique, vienne à se répéter à chaque page, cela tourne au procédé et n'est plus supportable.

L'artifice de ces descriptions se trouve d'ailleurs accru par une déformation visuelle dont je voudrais toucher un mot, tant, chez ces écrivains, elle m'apparaît singulière. L'homme vertueux se plaisant à chercher la cause des tares dans quelque abus, j'attribuerais cette infirmité à l'automobile et à ses excès de vitesse.

Nos grands descriptifs, à commencer par Jean-Jacques et sans parler de La Fontaine, avaient une autre façon que nous de goûter la nature. Ils s'y attardaient en flânant, vrai moyen de se laisser investir par la douceur des

choses, méthode de l'amoureux qui recherche le contact étroit, pour se blottir dans ce qu'il aime. Voilà une manière de sentir bien délaissée, depuis que règne le vorace véhicule, engloutisseur de paysages. Mais de ceux-ci, que voit-on, une fois lancé sur ces machines ? Un tohu-bohu d'images qui dansent et caracolent, un monde fantasmagorique, perçu en coup de vent, bossué par la vitesse. Cette série d'instantanés papillotants, saccadés, et qui par là rappellent les procédés du « septième art », n'est-ce pas la manière même de l'auteur de *L'Europe galante* ? (1) Aussi bien, la comparaison avec un chauffeur un peu fou n'est-elle sûre-

(1) Quand ces lignes parurent dans le *Mercur*e de France (voir n° du 15 mai 1926), je ne m'attendais pas à en trouver, dans l'œuvre posthume de Proust, la curieuse confirmation que voici : « Quelques-uns voulaient que le roman fût une sorte de défilé cinématographique des choses. Cette conception était absurde. Rien ne s'éloigne plus de ce que nous avons perçu en réalité qu'une telle vue cinématographique. » *Le Temps retrouvé*, t. II, p. 30.

ment pas pour déplaire à un brillant secrétaire d'ambassade qui se pique d'être au goût du jour. Mais en elle-même, l'incidence que voilà est des plus discutables ; car voyez où cela nous mènerait. Quand l'usage de l'avion sera devenu général, sera-ce aux futurs peintres un motif suffisant pour fabriquer des cartes géographiques en guise de paysages ?

L'inconvénient de ces raccourcis, pour amusants qu'ils soient, c'est qu'on s'en lasse, et que, très vite, ils donnent une impression d'artifice. Tout cela, qui fait fureur pendant une saison, vous sent un peu la toile peinte et le placage, si bien qu'avec les ressources d'une folle virtuosité, cet art, toujours à l'affût du trait piquant pour en cribler le lecteur, finit par lui causer un agacement intolérable. Songez à l'effet sur les nerfs d'un solo de basson qui, sans répit, vous poursuivrait de ses fioritures nasillardes... Cette imagination capricante,

ce style aux écailles argentées, qui sautille et frétille et qu'on dirait perpétuellement affligé d'une sorte de tres-sautement électrique, c'est Morand et ses jongleries, Cocteau et ses caquetages. Mais que toute cette littérature, exclusivement composée de hors-d'œuvre, est dans le fond peu rassasiant ! Non seulement ce qui est proprement humain lui échappe, mais même sa veine pittoresque nous est compromise et gâtée par l'esprit de recherche à outrance. Ce ne sont que faux arbres en béton armé, comme ceux que l'art décoratif le plus récent a mis à la mode. La silhouette peut en être réussie, la simplification curieuse, mais à cette fantaisie glacée, toujours il manquera l'essentiel, la souplesse, le satiné, le frais parfum de la vie.

De là, si nous passons à Marcel Proust, comme brusquement tout change ! On est en face d'un art non plus soufflé, mais riche d'humaine

substance ; au lieu d'acrobaties et de jeux de voltige, c'est le cœur humain, ses alarmes, l'analyse frémissante des passions, et à la place des verroteries au goût du jour, le pur joyau de la connaissance de soi-même.

Et sans doute, n'est-ce pas par sa façon d'écrire que Marcel Proust spécialement nous enchante, encore que cette prose aux interminables méandres, si bien faits pour épouser le sentiment en ses inflexions les plus fines, et qui charrie les plus rares beautés dans son cours, s'assortisse à merveille à la tournure de ses recherches. Mais ce qui vraiment fait sa gloire, par quoi il est incomparable, c'est, à travers ses étonnantes divagations en profondeur, son regard de grand moraliste, braqué sur les âmes et que ne passionne qu'une chose, l'humain, son seul souci (1). Que

(1) Avec cette restriction que peut-être, ce qu'il y a de *divin* dans la créature humaine lui échappe. Réserve un peu déconcertante, si l'on se rappelle que

ses analyses du cœur vont donc loin, en leur lucidité profonde, à la fois si aiguës et baignant dans un demi-jour qui leur donne le velouté mystérieux du rêve. Surprenantes révélations d'un somnambule lucide ; étrange magnétisme de ces yeux ensommeillés, qui voient tellement plus clair que ceux des autres hommes !

Est-ce le fait de son génie maladif de grand nerveux ? Mais ce qu'il écrit de plus profond, après l'avoir ainsi rêvé, nous apparaît comme nimbé d'étranges phosphorescences. Et le spectacle est passionnant de ce solitaire qui, penché sur son noir trésor intérieur, le savoure avec une délectation mêlée d'angoisse, s'ausculte, s'exténue à l'examen secret de son moi, écoute au microphone les battements de ses artères, épiant, d'un œil

Proust adorait la musique. Mais disons mieux : il accorde au relatif un si merveilleux intérêt, que c'est ce relatif lui-même qu'il divinise.

scrutateur, les mousses vénéneuses qui lui tapissent l'âme. Que, de tout cela, de fiévreuses vapeurs, des émanations délétères se dégagent, on n'en saurait être surpris. Mais ce frémissement de miasmes, n'est-ce pas la vie même ? Ses livres ont la chaleur, la moiteur de la vie profonde. C'est pourquoi un fluide en jaillit, dont on reste imprégné pour toujours. Nostalgique et grand Proust, paysagiste merveilleux de la vie intérieure, qu'a de commun votre art si humain, qui frissonne de toutes les pulsations de la souffrance, avec le maniérisme de ces fabricants de pointes ! D'un côté, pensant nous divertir, on nous montre — triomphe du spirituel et du sec — une nature stérilisée à dessein, et qui, (tels les morceaux de bois verni d'un jeu de patience), arrive tout juste à nous amuser l'œil par son bariolage ; de l'autre, un domaine en quelque sorte infini, ce monde où nous nous retrouvons quand

nous pensions nous y perdre, parce qu'il n'est autre que nous-mêmes, étant tissé de nos douleurs, de nos regrets et de nos songes.

Par son constant repliement sur soi, joint à cette probité intellectuelle inexorable, Proust est à l'opposé des auteurs à la mode du bel air, dont la formule serait plutôt dissipation et stratagème. A côté de ces improvisateurs, infatués de mauvais style, il fait sans peine grande figure. Assurément, il est regrettable que, procédant à la manière anglaise, qui est si peu celle de chez nous, il s'évertue à tout dire, à ne faire grâce d'aucun détail, comme s'il craignait de laisser fuir le trait essentiel, celui-là seul justement que retiendrait le grand artiste. Mais cette recherche haletante, tatillonne du vrai, s'explique par un besoin fébrile de l'atteindre. La pénétration souveraine qu'il y déploie, les clartés qui jaillissent de ses confidences quand, sa lampe mer-

veilleuse à la main, il nous introduit furtivement aux replis de son cœur, tout cela, en vérité, en fait l'émule des classiques.

A ce propos, sa peinture si poussée des amours hors du rang est d'un rare bonheur dans l'audace. N'est-ce pas Boileau qui, en des vers fameux, concédait au grand écrivain un droit de regard sur toutes choses ?

*Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux...*

Ce droit, Proust sans hésiter se l'arroge, en moraliste qui sait que l'« immoralité », étoffe précieuse de ses travaux, constitue le fond même de l'homme (1) et que, dans un bouquet assorti de fleurs rares, l'iris noir du péché a sa place.

Certes, on ne peut lui faire reproche de méconnaître le rôle immense que

(1) Avant d'être la théorie de Freud, c'est la pure doctrine chrétienne.

jouent dans la vie les passions secrètes, mais plutôt, au contraire, de l'exagérer et, au cours de ses vagabondages dans la forêt des désirs, de s'attarder aux coins suspects, non sans un peu de complaisance. Cajolant les vices avec des susurrements de charmeur de serpents, on dirait qu'il les force, au moyen de ses incantations, à venir onduler hors de leur repaire. C'est ainsi que, des « hors nature » ou prétendus tels, de cette mystérieuse tribu, plus que celle d'Israël innombrable, il arrive à nous composer une galerie qu'on n'oublie plus. Alors que Morand se borne, en passant, à brosser d'un trait vif quelque scabreuse aventure, fait divers haut en couleur, qui vous garde cette allure sportive si fort au goût du jour (1), c'est avec une longue, une infinie patience que Marcel Proust s'attache au sujet périlleux

(1) Cf. *L'Europe galante* : Lorenzaccio ou le retour du proscrit.

que l'on sait et qui évidemment le passionne. Peintre expert des désordres secrets, il nous les dévoile d'une main sûre. Non seulement les tics, les travers de ces gens qui, abhorrant le sexe, prétendent l'imiter, mais leur structure morale, leur configuration intime et profonde qui, dès qu'on l'a saisie, fait qu'on incline sans effort aux sentences sereines et qu'on se prend à ratifier le verdict du penseur, affirmant : « On ne peut appeler débauchés ceux chez qui cet amour résulte d'une anomalie naturelle ayant un caractère pathologique ; en effet, être affecté de cette manière, c'est quelque chose qui dépasse les limites du vice (1). »

A cet égard, Marcel Proust diffère du tout au tout de Gide, ce Stendhal sans franchise, explorateur précautionneux des terres réprouvées, circonspect, réti-

(1) Aristote : *Morale à Nicomaque*, livre VII.— Comme quoi le protocole de la nature est moins immuable que celui des salons.

cent, aussi peu « milanais » que possible, mais plutôt citoyen d'une étrange Genève où traîneraient des relents de Sodome. Avec ses airs de n'y pas toucher, sa façon de rôder autour des désirs irréguliers et cette main bénisseuse qui se rétracte en griffe, on dirait Méphisto jouant au prédicant.

Même son *Corydon*, livre brave (1), décèle encore je ne sais quoi de furtif, de clandestin. Il s'y avance à pas feutrés, et, s'il casse les vitres, c'est, dirait-on, avec des gants, méthode après tout fort sage (2). Il reste que ce parfait écrivain, distillateur de poisons rares, à la fois démoniaque et cauteleux, et si habile à débiter l'immoralisme en homélies, nous cause un invincible malaise. Voyez, dans *Les Faux Mon-*

(1) Et à qui il sera beaucoup pardonné, pour avoir eu l'heur d'indisposer M. Clément Vautel.

(2) Est-ce un aveu ? Dans *Les Faux Monnayeurs*, roman si dévotement confit en luxure, on lit : « Mon esprit répugne au plus simple et prend irrésistiblement le biais. »

nayeurs, la tendresse toute spéciale qu'il témoigne à ses chenapans, (expressément choisis d'âge tendre). Une sorte de gourmandise du péché s'y révèle, mal refoulée par le piétisme. Mais de Proust ou de Gide, du clinicien qui hardiment explore nos parties secrètes ou du frôleur de sensations troubles qui se délecte, les yeux mi-clos, aux senteurs du péché, lequel est de la grande et saine lignée classique ? Malgré son art si sobre, sa langue châtiée, ce n'est pas l'auteur de *L'Immoraliste*.

Ce jugement peut surprendre ceux qui s'en tiennent aux apparences, puisqu'aussi bien, Gide n'hésite point à se mettre en scène dans ses livres, ce que Marcel Proust ne fait pas. Mais encore y faut-il la manière, et la sienne rappellerait un peu trop la figure célèbre du Campo-Santo de Pise, cette *Vergognosa* qui fait la pudique et se cache le visage dans la main, tout en coulant

un regard risqué entre ses doigts qu'elle écarte avec ruse.

Parce que le cœur humain plus que tout le passionné, Marcel Proust fait naturellement figure de maître à nos yeux. Ce triste cœur, comme il le connaît, et comme il sait son désarroi ! Car il n'aspire qu'à l'amour et c'est l'angoisse qu'il y trouve. Quel désolant aperçu dans cette simple remarque : « On a tort de parler en amour de mauvais choix puisque dès qu'il y a choix, il ne peut être que mauvais (1). » Tristesse poignante de cet avant-dernier livre où Proust, comme halluciné par la perte de ce qu'il aime, nous annote un à un ses minutieux cauchemars et nous ressasse ses hantises. Cauchemar de l'évanouissement d'un cher souvenir, qui fait que, le sentiment déclinant, et par le simple jeu d'une conscience scrupuleuse, sa peine s'in-

(1) *Albertine disparue*, t. II, p. 90.

quiète et s'aggrave de se sentir fléchir. Car ainsi sommes-nous faits qu'il nous en coûte d'être éphémères, de découvrir que l'amour passe et qu'une douleur mortelle a pouvoir de mourir (1). Hantise de la mort même, tellement aiguë chez ce malade qu'il en arrive, dirait-on, à la confondre avec la vie, ne voyant dans celle-ci qu'un jeu de disparitions successives dont nos personnalités de rechange font les frais (2). Et l'on croirait, étant donné ses goûts morbides, que Proust prend une joie cruelle à souligner ces fluctuations, si la vue de ces anéantis-

(1) Ce contraste entre l'immensité de notre amour passé et l'absolu de notre indifférence présente est déjà marqué, bien douloureusement dans *Les Plaisirs et les Jours* (Édition de la N. R. F., pp. 146, 197, 198 et 220). « Plus tard, l'absence porte d'autres enseignements plus amers encore, qu'on s'habitue à l'absence, que c'est la plus grande diminution de soi-même, la plus humiliante souffrance, de sentir qu'on n'en souffre plus. »

(2) « Ce n'est pas parce que les autres sont morts que notre affection pour eux s'affaiblit. C'est parce que nous mourons nous-mêmes. » *Albertine disparue*, t. II, p. 67.

ments journaliers de son être ne lui apparaissait plutôt comme un remède à ses maux, un moyen de se familiariser avec l'idée du néant qui l'obsède et de s'immuniser contre l'angoisse qui l'étreint.

C'est par des analyses de ce genre, où il nous fait largesse, sans compter, de tant de miraculeuses confidences, que Proust se révèle vraiment grand, si différent de ces menus seigneurs et baladins des lettres qui feraient mine actuellement de vouloir le confisquer. Son domaine à lui est de ceux où la mode n'a que faire. Qu'il soit loué de n'être pas d'aujourd'hui, s'il n'en est que mieux de toujours. Et il est vrai que son œuvre compacte, qu'il est légitime de trouver fatigante, est d'un accès pénible et fait pour dérouter. Mais pour peu qu'on aille de l'avant et passe outre, quelle prestigieuse récompense nous attend ! On songe à ces coquillages, en forme de laby-

rinthes, que parfois, en jouant, on recueille sur les grèves. L'aspect en est bizarre, l'apparence contournée. Mais portez-les à votre oreille : vous y entendrez la rumeur immense de la mer.

III

*Comme si la fonction du clerc
n'était pas de dire aux laïcs
des vérités qui leur déplaisent
et de le payer de son repos...*

Julien BENDA.

Un fin visage anxieux, modelé, dirait-on, par les mains de la souffrance, mais qu'éclaire le regard apaisé du Voyant, comme si l'angoisse intérieure, rien qu'à se pencher sur elle-même, se muait en gai savoir et en sérénité, n'est-ce pas ainsi qu'apparaît Marcel Proust, à travers ses portraits et ses livres ? Charme inouï de cette âme composite, où perce l'inquiétude juive, veloutée de délicatesse de chez nous, et en qui une sorte de joie mystérieuse s'élabore, faite des misères qu'il repense et de l'attrait de ses propres douleurs, subtilement remémorées.

L'équivoque du bonheur, qui n'offre que pour affamer, en sorte que notre vie se passe à souffrir pour des mensonges, voilà le thème qui frémit au profond de son œuvre et lui prête sa grâce endolorie. Trouble destinée ! Qui sait si les fantoches mondains qu'il s'amuse à nous peindre ne seraient pas là pour l'illustrer, par l'étalage futile de leur insignifiance, en contraste avec leurs plaisirs surabondants ? Chez Proust, comme chez tous les grands, le rire recèle quelque chose d'âcre, et le spectacle hallucinant de la dernière soirée des Guermantes, où ces demi-morts, dont la vie ne fut que grimaces, s'agitent avec des gestes de marionnettes cassées, quel jour il jette sur notre sort, condamnés que nous sommes à nous satisfaire de mirages et à vivre, quoi que nous fassions, seuls avec nos fantômes !

Dans cette fantasmagorie d'un monde où tout vacille, à quelle réalité nous

accrocher ? L'amitié ? Un pur simulacre, quelque chose, au dire de Proust, de parfaitement inexistant, « les amis n'étant des amis que dans cette douce folie que nous avons au cours de la vie, à laquelle nous nous prêtons, mais que, du fond de notre intelligence, nous savons l'erreur d'un fou qui croirait que les meubles vivent et causerait avec eux ». Le voyage le plus émouvant, si on le réalise, une déception proportionnée à notre ardeur à le rêver. L'amour enfin, de tous les trompe-l'œil, assurément le plus réussi, déconvenue par excellence, malentendu qui s'exaspère, jeu de reflets qui rend fou. Au surplus, un état d'abaissement assez mortifiant, si, suivant une idée chère à l'auteur (1), l'envoûtement du supérieur par l'inférieur est presque toujours ce qui le caractérise. Car ce n'est pas seulement, n'est-il pas vrai, dans

(1) Et qui déjà perce dans *Les Plaisirs et les Jours* ; voir : *Mélancolique villégiature*.

la féerie de Shakespeare qu'on s'éprend l'une tête d'âne et que, rompu le mauvais sort, on en demeure déconfit. Mais dans tout cela, de bonne foi, où est le bonheur ? Ajoutez-y, en ces rares moments où nous nous donnons à nous-mêmes l'illusion d'y atteindre, l'ombre de la mort inévitable, qui ternit tout de sa noirceur, et vous conviendrez avec Proust que, quand un être est si mal conformé (et cet être, c'est l'homme), qu'il ne puisse ni vivre sans aimer, ni aimer sans souffrir, ni même voir approcher avec calme la fin de ses tourments, la vie d'un tel être finit par devenir bien épuisante.

Mais voici que, par un redressement spirituel des plus curieux, l'artiste-né qu'est Marcel Proust se révèle, puisqu'il réussit, en brassant cet amas d'amertumes, à en tirer de l'apaisement avec de la beauté. C'est l'intérêt de ces confidences de la fin, de ces grandes vues testamentaires qui donnent au

Temps retrouvé son pathétique accent. Revanche de l'intellectuel, condamné à discerner trop nettement sa misère et qui, pour s'en libérer, la projette sur l'écran de l'esprit. En ce sens, on pourrait dire, avec Schopenhauer, que l'intérêt de la vie ne commence réellement qu'à partir du jour où la souffrance s'y mêle, et que l'artiste, en entrant plus avant au cœur de ce monde dont seule l'apparence frappe les yeux du commun, trouve le moyen de s'affranchir lui-même de la douleur, en nous la restituant pure, dans la candeur de ses lois. Il échappe à Proust une vue bien profonde, que le grand philosophe n'eût pas désavouée, quand il nous dit, parlant du bonheur, que peut-être sa seule utilité est de rendre le malheur possible, car si le bonheur est salutaire pour le corps, c'est la douleur seule qui développe et fortifie l'esprit (1).

(1) Cf. déjà *Les Plaisirs et les Jours*, p. 200.

Aussi bien, au moment même où nos chagrins se changent en idées, non seulement ils se trouvent perdre leur action nocive, mais cette mystérieuse mutation dégage subitement de la joie.

Les chagrins sont des serviteurs obscurs, détestés, contre lesquels on lutte, sous l'empire de qui on tombe de plus en plus, des serviteurs atroces, impossibles à remplacer et qui, par des voies souterraines, nous mènent à la vérité et à la mort. Heureux ceux qui ont rencontré la première avant la seconde et pour qui, si proches qu'elles doivent être l'une de l'autre, l'heure de la vérité a sonné avant l'heure de la mort (1).

La hantise de la mort, comme elle fascinait ce malade ! Qu'il s'agisse de Swann ou du vieux duc de Guermantes, de quel regard il en épie l'envahissement tragique sur nos traits !

Comme ces reflets étranges, uniques, que seule l'approche de la tempête où tout va sombrer, donne aux roches qui avaient été jusque-là d'une autre couleur, je compris que le gris plombé des joues raides et usées, le gris

(1) *Le Temps retrouvé*, t. II, p. 68.

presque blanc et moutonnant des mèches soulevées, la faible lumière encore départie aux yeux qui voyaient à peine, étaient des teintes non pas irréelles, trop réelles au contraire, mais fantastiques et éclairées à la palette, de l'éclairage, inimitable dans ses noirceurs effrayantes et prophétiques, de la vieillesse, de la proximité de la mort (1).

Mais cette hantise, remarquons-le, demeure noble en son essence et échappe à tout soupçon de lâcheté. C'est la crainte de l'esprit qui se sent menacé par le corps et, chez Proust, la forme très haute que prenait son angoisse, à sentir que peut-être, avant qu'il ait eu le temps de le mettre en sûreté dans un livre, le riche trésor qu'il portait en lui serait anéanti. Au surplus, n'était-ce pas encore pour s'en prémunir, d'une façon détournée, qu'il s'attachait à cette idée que, tous, nous mourons plus d'une fois au cours de notre existence, non seulement dans le sommeil, mais dès qu'ayant cessé d'aimer, il nous arrive

(1) *Le Temps retrouvé*, t. II, p. 219.

d'aimer encore. Quand l'enchantement qui nous tenait a pris fin, ne sent-on pas qu'un être tout neuf vient prendre la place en nous de l'ancien ? Et si cette substitution nous affecte si peu que, non seulement elle nous laisse indifférents, mais soulagés, quelle folie de redouter l'apaisement final de la mort, terme obligé de ces incessantes mutations !

Par l'intelligence, par l'art surtout, dont le rôle sauveur apparaît, tous ces fantômes s'exorcisent. Car non seulement, en tirant d'une souffrance ce qu'elle comporte d'enseignements, nous échappons dans une certaine mesure à son étreinte, mais, au terme de cette transposition dans l'universel, notre attachement passe des êtres périssables aux idées. Vue toute platonicienne, qui s'accorde avec la conception que Proust se fait de la beauté, celle-ci étant à ses yeux la réalité par excellence, en sorte que l'artiste, loin

d'être libre devant l'œuvre à créer, n'aurait pour mission que de la découvrir et de mettre au jour le beau qui lui préexiste. Des paradis perdus, voilà ce que l'art retrouve et d'où vient sa magie. Nos plus belles idées sont « comme des airs de musique qui nous reviendraient sans que nous les eussions jamais entendus, et que nous nous efforcerions d'écouter, de transcrire ».

Ce qui a pu donner lieu à méprise et contribuer à mettre en doute l'idéalisme de l'écrivain, c'est la prééminence singulière qu'il accorde au phénomène de la mémoire, dans ce travail de l'esprit. Elle seule, en effet, en supprimant pour le romancier cette grande dimension du Temps, suivant laquelle la vie se réalise, ressuscite, mais en l'épurant, toute notre expérience passée. Comme les fragments d'existence, ainsi soustraits au temps, sont faits de beaucoup plus de sensations que d'idées pures, et que Proust, d'ailleurs,

excelle à nous les restituer, jusqu'en leurs plus lointaines et subtiles vibrations, M. Paul Souday part de là pour définir l'auteur un pur sensitif et dénoncer en lui le type du génie féminin, chez qui l'élément sensoriel ferait échec, de tout son délicieux désordre, à l'intelligence (1). Singulière erreur d'un critique de poids. Ce poids, à vrai dire, caractérise son talent, qui n'est rien moins que fluide. D'où je ne sais quel embarras, que l'on sent, à pénétrer au cœur d'une œuvre, toute en lacis et en méandres, qui demande, pour s'y insinuer, une allure glissante et souple qu'il n'a pas. Ajoutez-y les scènes scabreuses où Marcel Proust se complaît et qui offusquent en M. Souday l'homme de bon sens et d'équilibre. Avouons-nous, quitte à le contrister, qu'une bonne santé à ce point assurée pourrait bien, elle-même,

(1) Feuilleton du *Temps*, du 17 novembre 1927.

n'être rien moins que normale ? Il nous paraît en tout cas que, loin d'aiguïser sa clairvoyance, elle est à l'origine de maint jugement expéditif, qu'un grain de sens morbide lui aurait épargné. L'œuvre dont nous nous occupons gagnerait à être palpée par des mains moins massives, mais qu'il nous plaît de rêver affinées à souhait, pâles et déliées, et même un peu fiévreuses...

Car enfin, ne voir en Marcel Proust que le sensitif, n'est-ce pas méconnaître le rôle de simples matériaux, qu'il assignait en fait à ses souvenirs ? S'il s'attache, par la mémoire, à recréer ses impressions, c'est pour les transformer en équivalents d'intelligence et leur conférer du même coup une valeur d'éternité. Il y faut certes, tout d'abord, une sensibilité peu commune, comme était justement celle de ce grand nerveux, de qui je ne sais quel fluide émane, qu'on s'attend presque à voir jaillir en pâles étincelles. Comme ces fumeurs

d'opium dont l'ouïe, affinée par la drogue, arrive à percevoir au loin d'indiscernables bruits, en lui, le passé tinte et redevient actuel, jusqu'en ses résonances les plus infimes. Mais ces résurrections, pour passionnantes qu'elles soient, n'ont qu'un but, lui permettre, en évoquant cette immense lignée d'êtres, d'en extraire les lois profondes de la vie (1). Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs ; il faut y voir, non l'attitude du logicien, s'érigeant en traducteur abstrait de l'émotion, fermant les yeux sur les différences que crée incessamment la nature et s'évertuant à les enserrer dans la rigidité d'une formule, mais celle, tout inverse, de l'artiste qui, penché sur les infiniment petits de la conscience et persuadé que c'est dans l'ordre discontinu des individualités que gît la réalité essentielle, s'essaye à retrouver la nuance exacte de chacune, et non pas

(1) *Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails. Le Temps retrouvé, t. II, p. 251.*

à immobiliser l'élément dynamique des consciences, mais au contraire, à retrouver les lois de leur mobilité.

Qu'est-ce à dire, sinon que les sensations qu'il s'épuise à évoquer de la sorte, jouent dans la genèse de son œuvre un rôle très proche de celui de l'intuition pour Schopenhauer ? C'est si vrai que, entre les développements épars dans *Le Temps retrouvé* et les maîtresses vues du philosophe, on n'a que le choix des correspondances à relever. Quand, par exemple, nous lisons que l'artiste est celui qui prend une existence particulière et la dépeint dans toute sa stricte individualité, mais qu'en elle, c'est toute l'existence humaine qu'il nous présente, car, en paraissant s'occuper du particulier, en réalité, il a en vue ce qui est de tous les temps et de tous les lieux (1), ne croirait-on pas entendre un commentaire

(1) *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*. Trad. Cantacuzène, t. II, p. 645.

de Proust par Proust lui-même ?

Cette passion du général, seule digne d'animer l'œuvre d'art, aux dires du romancier, parce que le général seul a pouvoir de libérer l'essence habituellement cachée des choses, en sorte que l'artiste supérieur a moins à inventer qu'à traduire ; le rôle qu'il assigne à l'écrivain, et qui consiste, par un retour aux profondeurs où ce qui a existé gît, inconnu de nous, à retrouver la réalité dont la connaissance formelle nous écarte, à faire surgir de la pénombre ce que nous avons senti, pour l'élever à la dignité d'un équivalent spirituel ; cette conception du sens artistique, défini par la parfaite soumission à la réalité intérieure, qui fait de notre esprit le pur miroir de l'univers ; enfin, ce sens aigu du concret, si voisin de l'intuition schopenhauérienne, qui l'autorise à reléguer à son rang subalterne le réalisme, plat relevé de lignes et de surfaces, au profit d'un art tout humain,

qui se déchiffre et s'approfondit, autant de vues qui rejoignent, sans en être pour cela moins senties, les spéculations métaphysiques du grand Allemand.

Rappellerons-nous comment ce dernier oppose à l'intellect, qui ne sait que saisir les rapports extérieurs des choses, l'intelligence vraiment intuitive de l'artiste, du philosophe et du savant ? Celle-ci consiste à discerner dans le particulier le général, défini lui-même comme ce qui procède directement de l'intuition pour s'adresser directement à elle. Aussi ne manque-t-il pas d'observer qu'une des marques du génie est que ses œuvres sont le résultat d'un besoin instinctif, jamais de l'intention ni du caprice (1). Alors l'intelligence, entièrement purifiée, devient, selon son expression, le miroir clair du

(1) A rapprocher de ce passage du *Temps retrouvé*, t. II, p. 28 : « Ainsi j'étais déjà arrivé à cette conclusion que nous ne sommes nullement libres devant l'œuvre d'art, que nous ne la faisons pas à notre gré, mais que, préexistant à nous, nous devons, à la fois

monde. « Le but propre de toute œuvre d'art est de nous montrer la vie et les choses telles qu'elles sont réellement ; seulement, dans la réalité, elles ne peuvent être comprises par tout le monde, parce qu'une foule de conditions accidentelles viennent les voiler. C'est ce voile que l'Art écarte (1). »

Comme on comprend que, du haut de ces cimes, toutes les douleurs de Proust se soient calmées ! Si l'art n'est, peut-être bien, que de la sensualité qui s'épure, toute son œuvre devait l'ache-miner vers ce suprême détachement. On ne s'étonne plus dès lors que, sensible pourtant, comme tous ceux qui l'ont connu s'accordent à le dépeindre, il en vienne à blâmer l'artiste qui, cédant à un mouvement du cœur, renonce à une heure de travail pour une heure de causerie, serait-ce même afin

parce qu'elle est nécessaire et cachée, et comme nous ferions pour une loi de la nature, la découvrir ».

(1) *Le Monde comme Volonté*, t. II, p. 612.

d'accueillir un ami dans la peine. Car le devoir de finir sa tâche prime, non seulement la politesse, mais même la bonté. N'était-ce pas d'ailleurs pour s'occuper d'eux encore, décrire leur courbe intérieure et dégager leur loi, qu'il s'astreignait à vivre séparé de ceux qui lui étaient le plus chers ? C'est ainsi qu'obsédé par l'idée fixe de son œuvre, ce raffiné en vint à passer les dernières années de sa vie dans un décor de pauvreté, muré dans des ténèbres qu'illuminaient ses fantômes, — purs modèles où les lèvres n'atteignent pas, et qui dès lors ne peuvent plus nous tourmenter ni nous trahir, — trouvant à les évoquer les seules joies non mêlées d'amertume et s'épuisant jusqu'à la mort dans cette ardente exaltation. Noble spectacle que celui de cet ascète spirituel, moins occupé à retarder sa fin qu'à achever l'œuvre entreprise et à parer d'éternité les restes d'une vie qui se dépouille.

IV

La race qui dit : « la civilisation, c'est mon œuvre, l'esprit humain, c'est moi », blasphème contre l'humanité.

RENAN.

Cette souveraineté de l'intelligence, mise en lumière de notre mieux, est non seulement ce qui donne à l'œuvre de Proust, si tourmentée pourtant, sa sérénité surprenante, mais aussi ce qui lui permet d'aborder avec la liberté que l'on sait, ces mythes redoutables : le patriotisme, l'amour, dont les formes ont pris avec le temps un caractère indiscuté. Convenons-en : l'homme de pensée, dont c'est l'honneur de ne s'incliner devant aucune dictature, est mis naturellement en défiance par cette forme de l'esprit grégaire qu'affecte le patriotisme, pour peu qu'il soit surchauffé. D'ailleurs, par quel étrange

privilège le fanatisme national serait-il seul indiscutable ? Le culte idolâtrique de l'âme collective n'a en soi rien de particulièrement attrayant pour l'esprit. Car notez que, respectable et touchant en tant qu'amour, bienfaisant même, comme principe d'émulation entre groupements solidaires, ce sentiment a vite fait, par une sorte de fatalité, de se muer en fureur panique et en haine. Les conséquences de cet état d'esprit, on les connaît : l'horreur de la liberté, la superstition de la force, l'apologie de la raison d'Etat, cet égoïsme enfin, qui, par une simple opération du Verbe, (non moins miraculeuse que celle du Saint-Esprit), se divinise bonnement lui-même, en se disant sacré. Comment tous ceux qui parlent au nom de la pensée réfléchie, s'ils ont conscience de leur fonction, ne dénonceraient-ils pas un danger si mortel ? Sans doute, certains, trop nombreux, désertent-ils leur propre

cause (1), soit que, marqués pour la servitude, ils souffrent sans déplaisir que leur pensée s'encaserne, soit plus simplement, pour suivre la loi du moindre effort, si diriger le troupeau en coûte évidemment de plus grands que de se borner à le suivre. Singuliers transfuges que l'on voit, changeant de déesse, passer du culte de Minerve à celui de la Dérison !

Mais insistons fortement sur ce point, pour qu'on nous entende : si digne de respect que soit l'ordre social, en tant qu'il assure la paix, ce bien sans prix, à ses membres, l'intelligence outrepassa son rôle en se croyant tenue, sans restriction, de le servir. Pour tout penseur digne de ce nom, il n'est pire hérésie que celle des préjugés nécessaires. Rivarol, ce philosophe repentant, prenant à partie ceux de son temps, comme pères du désordre et de l'anarchie, a beau

(1) Voir le beau livre de Julien Benda : *La Trahison des Clercs*.

s'écrier : « Que dire d'un architecte qui, chargé d'élever un édifice, briserait les pierres pour y trouver des sels, de l'air et une base terreuse, et qui nous offrirait ainsi une analyse au lieu d'une maison », il n'oublie qu'une chose, c'est justement qu'un philosophe n'est pas un architecte et n'a que faire de s'y voir comparé.

Se rend-on compte qu'à l'heure actuelle, nous assistons au plus singulier des transferts, celui de l'idéal religieux, au profit de l'idée de nation (1) ? Surprenant avatar de la passion mystique ! Elle a déjà ses pèlerinages (au tombeau de l'Inconnu), ses cérémonies expiatoires, en attendant ses miracles, et dépasse, certes, en gran-

(1) Sur le terrain juridique, cela prend la forme, sinon d'un dogme, du moins d'un postulat, celui de la souveraineté nationale, dont c'est le propre de s'opposer à toute intervention, si bienfaisante qu'elle soit, tentée au nom d'un principe supérieur, (le socialisme, les Eglises). Ce principe, lui-même renforcé de tout l'élément affectif que lui fournit la notion si dangereuse d' « honneur national ».

deur, les religions du passé, de toute la majesté des sacrifices humains offerts à son culte. Pour rendre plus sensible cet étrange déplacement de passion, songez seulement qu'aujourd'hui, nul ne s'aviserait de badiner de nos défaites sur le ton dégagé qu'affectait Voltaire. Il lui en cuirait trop. C'est bel et bien sur ce chapitre qu'on trouverait moyen, de nos jours, d'inquiéter le grand homme (1).

Devant le flot quotidien de sottises que la presse des pays en guerre déver-

(1) Sans faire spécialement collection des petits faits chers à Taine, rappelons que le Général Percin eut à subir mille tribulations pour avoir parlé trop librement de la question d'Alsace. Plus récemment, M. Demartial a été inquiété lui aussi, du seul fait qu'il aurait reconnu à la France une part sérieuse de responsabilité dans la grande guerre. Et déclarer sa thèse des plus discutables, comme nous le faisons sans ambages, n'est-ce pas reconnaître que la question, pour incorrectement qu'elle ait été résolue par l'écrivain, n'en doit pas moins pouvoir se discuter en toute liberté et bonne foi ? (Cf. le *Journal Officiel* du 21 décembre 1927 — Sénat, p. 1384). Une susceptibilité sociale à ce point ombrageuse eût bien surpris un contemporain de Diderot. Car on pouvait encore penser sous les tyrans.

sait, comment Proust n'aurait-il pas eu son mot à dire ? Sans doute le fait-il de biais et non sans précautions, mais ses critiques détournées n'en ont que plus de poids quand on songe que ce pur Français, qui souffrait cruellement de voir son pays attaqué, l'aimait, comme il convient, d'un amour raisonné et tendre. Seulement, comme il ne peut s'empêcher de se reporter à l'histoire, qui nous montre tant de haines éphémères par lesquelles la France a passé ; se rappelant aussi, par sa propre expérience, de combien de vertus chimériques nous orons l'être aimé et combien ce qui semble unique dans une personne qu'on désire, en somme, lui appartient peu, (de sorte que tout amour est déjà une aberration), il en vient à se demander si cette perversité foncière, communément attribuée à la nation ennemie, lui est bien aussi intrinsèque qu'on se l' imagine. Et, en faisant remonter à

la haine, — qui égare autant que l'amour, — un jugement aussi péremptoire, du même coup, il nous laisse le soin facile de conclure. Le patriotisme, du moins lorsqu'il s'allume en fureur chauvine, ne serait-il donc que de la sensibilité déformant de l'intelligence ? (1). De fait, dès que, par un effort de pensée désintéressée, on quitte le rôle d'acteur pour celui de spectateur, on abandonne par là même le domaine de la passion. Or sa logique, fût-elle au service de la meilleure des causes, est, pour qui s'y soustrait, loin d'être irréfutable. C'est alors qu'apparaissent, dans tout leur comique savoureux, ces attitudes que Proust s'amuse à surprendre, comme la haine

(1) Notez que tous, nous applaudissons à l'attitude de Goethe, se refusant, au milieu des désastres de sa patrie, à détester la France, en songeant à tout ce que l'humanité doit à notre pays. Mais professer quelque opinion semblable à l'égard de celui de Kant, de Bach et de Wagner, voilà du coup bien autre chose !

du militarisme allemand, professée par les patriotes les plus follement férus de panache militaire, et leur fureur à voir l'ennemi cultiver ce même idéal qu'ils continuent, dans leur for intérieur, à estimer incomparable.

Sans doute de telles erreurs arrivent-elles à s'expliquer, comme Proust est bien trop clairvoyant pour ne s'en point rendre compte. Pour cela, il suffit de s'aviser d'un fait, c'est que, surtout en temps de guerre, chaque homme n'est plus que la parcelle négligeable d'un grand tout, humble cellule, régie par un instinct de conservation élémentaire, de ce vaste organisme qu'est le pays dont il fait partie, et qui lui-même s'érige alors en individualité monstrueuse, au détriment des millions d'êtres dont il dispose à son profit. Mais si, ayant constaté le fait, nous prétendions aller plus loin, prendre cette obscure consigne de l'instinct pour une loi souveraine et

ériger en idéal cette philosophie de termites, voilà ce que l'élite spirituelle ne saurait admettre à aucun prix (1).

Il reste à se demander à quels mobiles a obéi le romancier, en chargeant M. de Charlus, de préférence à tout autre, de tenir en pleine guerre les propos subversifs que l'on sait. Car d'avoir pour mère une duchesse de Bavière,

(1) La haute idée que Proust se fait de l'art ressort bien du passage suivant : « Dès le début de la guerre, M. Barrès avait dit que l'artiste (en l'espèce le Titien) doit avant tout servir la gloire de sa patrie. Mais il ne peut la servir qu'en étant artiste, c'est-à-dire qu'à condition, au moment où il étudie les lois de l'Art, institue ses expériences et fait ses découvertes, aussi délicates que celles de la Science, de ne pas penser à autre chose — fût-ce à la patrie — qu'à la vérité qui est devant lui. » *Le Temps retrouvé*, t. II, p. 38. En songeant à la gloire que Proust a valu à la France (et qui aurait pu être plus grande, s'il y eût employé une langue améliorée), on ne peut que sourire de tant d'efforts naïfs, faits tous les jours, pour exploiter la fibre chauvine en librairie. C'est ainsi qu'on pouvait lire récemment : « Les frères Leblond opèrent dans le roman une révolution toute différente de celle de Proust. Ils opposent à la psychologie du décadent suprêmement artiste et efféminé, une psychologie d'homme ayant conscience en tout des forces nationales, sentant que chaque être d'aujourd'hui trempe dans toute l'histoire de France, etc... »

c'est ce qui ne saurait suffire en fait d'explication, pas plus d'ailleurs que telle autre, jetée en passant, comme le vandalisme inhérent à la guerre, qui non seulement détruit les cathédrales, mais ces temples vivants, ces merveilleuses statues polychromes que sont à ses yeux les jeunes gens. Ne serait-ce pas que, vivant forcément en marge de l'ordre social, qui peut-être, par là, contribue plus qu'on ne croit à changer sa passion en vice, l'inverti en vient, par une tournure d'esprit qui ne lui était pas toujours naturelle, à regarder d'un œil rendu circonspect et défiant, les postulats sur lesquels cet ordre repose ? Il est bien payé pour savoir que les réactions de la société ne sont pas fondées toujours sur des raisons indiscutables. Dès lors, la sensibilité qui, chez la plupart d'entre nous, tend à voiler plutôt le sens critique et à l'obscurcir, aboutirait ici à un résultat tout inverse, celui de lui venir au contraire en aide, en l'aiguissant.

N'oublions pas non plus que Proust accorde fort généreusement à la congrégation que le baron représente, un sens fort vif des beaux-arts. Dès lors, on conviendra que ses adeptes puissent se sentir l'âme élargie par le culte des grands hommes, international par essence. Enfin, il n'est pas jusqu'au sentiment de faire secte, de se sentir relié, un peu à la manière d'Israël, à des frères souffrants, épars à travers le monde, qui ne tende à leur donner un tour d'esprit cosmopolite. N'allons pas jusqu'à réclamer pour M. de Charlus un siège à la Société des Nations, mais sachons reconnaître, — dût l'ombre de Calvin en frémir, — que la plupart de ses congénères se trouvent imbus, par grâce d'état, du plus pur « esprit de Genève ».

V

Il arrive souvent que le sexe de l'âme ne soit point pareil à celui du corps, et c'est une contradiction qui ne peut manquer de produire beaucoup de désordre.

Théophile GAUTIER.

Que ce problème ait, durant toute sa vie, obsédé Marcel Proust, c'est ce qui ressort fort pertinemment de son œuvre qui, partant de chez Swann, s'aiguille irrésistiblement « du côté de chez Charlus ». Ces goûts « si mal compris, si inutilement blâmés », sont l'objet, sous sa plume, d'investigations incessantes. Toutes les ressources d'un prince de l'intelligence ne sont d'ailleurs pas de trop pour les éclairer du jour favorable sous lequel, par réaction contre l'opinion courante, il tient évidemment à nous les montrer. Or cette intelli-

gence, dont c'est le rôle de dénoncer sans relâche l'hypocrisie des sentiments et la vanité des formules, que nous dit-elle ? Que la matière est quelque chose d'indifférent en soi, et que, seule la perception grossière place, à tort, tout dans l'objet, alors que tout est dans l'esprit. C'est ce qui apparaît bien dans l'amour, quand nous voyons la beauté, fuyant le visage de la femme que nous n'aimons plus, venir fortuitement se poser sur une figure voisine, qui laissera tout autre que nous probablement indifférent. Cette illusion est encore plus sensible dans les rêves, où tant de formes se jouent de nous, au point qu'il n'est pas rare que, le temps d'un éclair, nous nous entichions d'une laide, dont nous nous déprenons d'ailleurs, non moins vite, au réveil. Dès lors, sied-il bien d'affecter la stupeur, si, à la faveur d'une particularité physiologique dont le mécanisme secret nous échappe, nous voyons la beauté

émigrer où elle peut et chercher, par moment, tel refuge qui nous déconcerte ? Une ardeur sensuelle sans objet précis, Freud l'a bien montré, couve sous l'instinct génital, auquel d'ailleurs elle préexiste. Faut-il donc que le moraliste prenne des mines effarouchées en constatant que, sous l'empire de certaines fatalités organiques, cet instinct, resté vague chez l'enfant, et qui va se spécialiser au cours de l'existence, se précise, d'aventure, dans une direction qui n'est pas habituelle et affecte chez certains une forme apparemment singulière, mais que l'on pourrait dire normalement déviée ? Si, comme Proust nous l'assure, « c'est par cette seule voie étroite et détournée, que l'inverti se trouve avoir accès aux vérités de l'amour », au nom de quel principe pourrait-on bien la lui interdire ?

Telle n'est assurément pas l'intention de l'auteur, quand il nous brosse cer-

tains tableaux, avec la franchise que l'on sait (1). Et qu'on ne vienne pas dire que, pour le coup,

De l'austère pudeur les bornes sont passées,
car en dépit de leur crudité incroyable, le fait est qu'ils n'ont rien de malsain. Cela tient à ce que, les yeux fixés sur son idéal, l'artiste vraiment digne de ce nom se dépouille sans effort de toute préoccupation basse, pour n'être plus que vision. Quelle différence avec André Gide, chez qui la franchise même reste captieuse, cachottière, et dont les descriptions, pour délicates qu'elles soient et enrobées du miel pur de ses phrases, nous causent malgré tout une gêne invincible et comme une sensation suspecte d'attouchement.

Aussi bien, n'est-ce pas Marcel Proust

(1) D'ailleurs, il nous dit expressément que le cas, en somme, de M. de Charlus, « avec cette légère différenciation due à la similitude du sexe, rentre dans les lois générales de l'amour ». *Le Temps retrouvé*, t. I, p. 171.

qui flatterait l'inverti dans sa manie assez ridicule de poser à l'être supérieur et de s'ériger pour un peu en modèle. Tout ce qu'il demande, semble-t-il, c'est qu'on veuille bien examiner son cas avec un peu d'intelligence, au besoin nuancée de bonté. Mais n'est-ce pas exiger encore trop d'une opinion qui pourtant se croit libre ? On a beau jeu de reprocher aux religions leur despotisme spirituel. Les Homais de la morale sont d'aussi redoutables despotes, et moins spirituels, à coup sûr. La France, a dit Renan, a trop d'esprit pour être jamais un peuple théologique. Que ne s'avise-t-elle qu'il serait temps de laïciser sa morale, encore plus encombrée d'ingrédients judéo-chrétiens qu'on ne le soupçonne. L'intolérance des religions a fait son temps. C'est la liberté qui est le seul code religieux du monde moderne. A l'esprit français, enjoué et frondeur, allié à celui de la savante Allemagne, de battre

en brèche la pruderie anglo-saxonne, éternelle menace pour l'esprit (1). Aussi ferait-on bien de se décider à aborder ces problèmes avec une pénétration moins médiocre et un sens un peu plus averti.

C'est ainsi que la morale officielle paraît outrepasser son rôle en étendant à ces questions, délicates à l'extrême, sa revêche et pédante juridiction (2). Intervient-elle dans l'art culinaire ? Que lui importe la sensualité, cette gourmandise d'un ordre supérieur ? C'est proprement de l'indécence que d'empiéter sur ce domaine et d'y trouver par surcroît matière à nous chapitrer. Voyez d'ailleurs l'Italie païenne et sans morale de la Renais-

(1) « Dans les pays anglo-saxons, l'artiste et la passion sexuelle sont sous le signe de la malédiction. » *Frank Harris*.

(2) L'habitude de séparer la moralité de tout un ordre d'actions se contracte, à vrai dire, dans beaucoup de fonctions, celle du juge, celle de l'homme d'Etat, par exemple. Voir *Le Temps retrouvé*, t. I, p. 197.

sance, livrée à tous les emportements de la passion et du génie. N'a-t-elle pas plus fait pour l'humanité que la puritaine Amérique (1) ? En fait de bonnes mœurs, on n'y connaissait pourtant que celles de l'esprit. Gardons-nous de soumettre à la férule sociale ce qui relève de la morale privée et de l'auscultation autrement fine des consciences. C'est rendre à la vertu un bien méchant service et, en quelque manière, proclamer sa disgrâce, que de la protéger par des mesures législatives, renforcées d'un tarif de sanctions, comme on ferait d'une industrie qui périclité.

Sans compter que, du point de vue de la *sensualité pure*, où quelque adepte de l'abbé Brémond ne manquerait pas de se placer, il faut avouer que l'idée de dépravation perd beaucoup de son sens. De cet observatoire enchanté, de cette tour de Klingsor aux fallacieux

(1) Cf. Renan. *Études d'histoire religieuse*. Channing et le mouvement unitaire aux États-Unis.

mirages, les injonctions sociales les plus fondées risquent de perdre bien de leur force. On entre alors dans le domaine du jeu, où les consignes morales s'évanouissent. D'étranges maximes y auraient cours, qu'on ose à peine formuler. Par exemple, que le pur plaisir trouve sa justification en lui-même et (si toute beauté, pour peu qu'elle soit touchante, invite le plus naturellement du monde à la toucher), que ce serait chose grave que d'expurger la volupté, de retrancher des fleurs au jardin des délices et d'imposer des règles à l'arabesque du plaisir. Quand le poète s'écrie :

Mais il est un bleu dont je meurs,
Parce qu'il est dans les prunelles,

faut-il entendre que ce bleu doit forcément appartenir à un sexe opposé au nôtre (1) ? Asservir ce qu'il y a de

(1) Cela eût un peu embarrassé, pour écrire leurs sonnets, Michel-Ange et Shakespeare.

plus libre, de plus ailé au monde, les fantaisies du cœur et des sens, à la contrainte de je ne sais quelle orthopédie sociale, apparaîtrait ici déplacé. Se figure-t-on Ariel voltigeant dans les airs, ankylosé de principes ? Et puis, ne dirait-on vraiment pas que la vie surabonde en délices, pour qu'il nous appartienne de faire là-dessus les renchéris. Et quel meilleur moyen de rendre cette méchante hôtellerie habitable que d'y élire le plaisir pour tendre compagnon ? N'est-il pas vrai que ceux-là seuls qui sont doux à eux-mêmes, savent l'être aussi à autrui ? Sans la volupté, mère des arts, sourire de l'existence, quelle diminution de douceur ! C'est par elle que la vie nous est un peu clément ; par elle que fleurit dans les cœurs la divine pitié. Loin de nous ces âmes guindées, incapables d'une défaillance. La pitié en est une et c'est la seule vertu. Pour être vraiment humain, faudrait-il donc être sensuel ?

Sans doute, et ceux-là sont sûrement accessibles à la compassion, que trouble la douceur cruelle des belles formes vivantes...

Mais gardons-nous d'insister sur ces propos déplorables, que murmure à notre oreille la triste Volupté. Il est certain que toute société se doit d'organiser l'instinct et manquerait, en un sens, à sa tâche, en ne s'ingéniant pas à le canaliser. D'ailleurs, si la Vénus des carrefours se contente de plaisirs grossiers, l'ambition du noble amour est d'une tout autre essence. A travers ses tâtonnements charnels, c'est l'âme qui l'attire et qu'il recherche éperdument dans les corps. Il est vrai que, prenant avantage d'une doctrine si haute, M. de Charlus, en fils dévot de l'Eglise qu'il était, pourrait peut-être s'étonner d'être invité justement à se mettre en quête d'une âme, auprès du sexe qui, si l'on en croit un Concile célèbre, risquerait fort d'en être dépourvu.

Mais il est à craindre que, pour le baron, la question ne se pose d'une façon plus rudimentaire. Car c'est un fait que Marcel Proust, après l'avoir dépeint non sans complaisance et caressé d'un pinceau plutôt flatteur, nous le montre trébuchant de la passion dans le vice et s'y embourbant peu à peu. Quand nous le voyons, après son attaque, chancelant, le visage foudroyé, esquiver, aux Champs-Élysées, la surveillance de Jupien, pour courir encore après quelque innommable aventure, toute sa déchéance tragique apparaît et nous évoque une autre grande ombre, celle du baron Hulot, dans *La cousine Bette* (1). C'est qu'il n'échappe pas à ces grands peintres du cœur que le vice, longtemps caché, se lasse finalement des déguisements et

(1) Charlus est aussi grand que Hulot; plus grand serait trop dire, malgré la fameuse scène finale où il joue au Prométhée enchaîné, sans atteindre, peut-être bien, à tout l'épique du modèle.

des détours, pour se montrer de plus en plus à tous les yeux sous un jour cru, dans la monstruosité de son enflure.

C'est ici que se déroule une aventure assez scabreuse, dont la pudeur de nos critiques a eu le don d'être offusquée (1). On souffrira que la nôtre s'épargne de tels sursauts et que plutôt nous cherchions, dans une pensée morale dont on nous saura gré, à donner de cette scène masochiste une interprétation édifiante. Après tout, si la courbature du plaisir, qui nous laisse

(1) Mettons à part M. Edmond Jaloux, dans son intelligent article des *Nouvelles littéraires*, (n° du 3 décembre 1927), dont il peut être intéressant de citer ce passage : « On a souvent accusé Marcel Proust d'avilir et d'abaisser l'homme ; il m'a toujours paru, bien au contraire, qu'il le relevait. On a cru qu'il l'humiliait parce qu'il le montrait descendant ce tragique enfer des aberrations érotiques, dont il est entendu qu'il ne faut jamais parler. Mais si, rompant avec cette hypocrisie courante, il ne craint pas de nous révéler les pires égarements de ses personnages, il rattache tout aussitôt ces égarements à ce centre rayonnant de l'individu où se forment les rêves les meilleurs, les états poétiques de la conscience, les sentiments les plus délicats. Là est l'audace et le génie de Proust. »

vibrants comme des violons qui ont chanté, est chose en soi délectable, M. de Charlus est-il tant à blâmer d'aspirer à l'éprouver sous une forme un peu violente ? Et puisque, grâce à l'imagination et à son subtil symbolisme, nos plus grossiers plaisirs se transposent et s'épurent, qui sait si l'orgueilleux baron, en se faisant flageller, ne goûte pas des joies cérébrales d'un ordre plus relevé qu'on ne pense ? Pour notre part, n'oubliant pas sa dévotion pour son glorieux patron saint Michel, nous nous le figurons volontiers, prenant pour le fier archange le héros valeureux prêt à le terrasser, et murmurant, dans une posture qu'on ne peut rêver plus soumise, un humble *Ecce ancilla Domini* à son farouche vainqueur. Mais quoi, n'est-il pas constant que le sentiment, si chrétien, de notre indignité sert de condiment à l'amour, aussi bien divin que profane ? Une chose est sûre en tous

cas, c'est qu'il en faut à M. de Charlus une dose peu ordinaire.

Mais j'entends ici l'homme grave se récrier : où est la nécessité de venir peindre un M. de Charlus ? C'est qu'il faut peindre ce qui est, que M. de Charlus vit, circule autour de nous, que nous lui serrons la main tous les jours et que, pour tout dire, son nom est Légion.



Au moment de dire adieu à Marcel Proust et de quitter l'œuvre étonnante où il a su, pour notre joie, enregistrer les merveilleux détails de sa terrestre aventure, que pourrions-nous ajouter ? Il est de ceux au fond de qui apparaissent les vérités mystérieuses, et telle page, chargée de magnétisme, fait l'office, sur nous, d'un effrayant révélateur. Comme un plongeur qui sonderait le fond des âmes, ce pêcheur de perles en remonte tout chargé de tré-

sors. En faveur de ces dons vraiment royaux, sachons lui passer ce qui nous choque : l'insuffisance de son écriture, sa manière fatigante, ce verbiage sans doute bien profond, mais au bruissement si monotone, les mille scories enfin, traînant dans son récit, qui revient sans cesse sur lui-même et s'allonge, et s'étire. sans jamais faire effort pour se ramasser. Il est certain que l'écheveau, riche en fils d'or, de sa pensée, gagnerait à être peigné d'une main plus diligente. Ce virtuose de l'observation ne l'est guère du style et manque, sauf par moments, de cet heureux pouvoir des mots, qui fait sillon sur l'esprit. Mais prenons garde d'accorder à ces critiques une portée excessive. Le goût, s'il est trop délicat, passe à côté du génie sans le voir.

Ce style aux mailles relâchées a du moins ce mérite de nous offrir à l'état brut les trésors qu'il laisse transparaître, sans trop songer, ni même assez,

à les polir, en vue d'aviver leur éclat. Ici, aucune tromperie n'est possible. Nul moyen de faire erreur sur le vrai des objets. On n'en saurait dire autant de certains experts en l'art du style. Loin de nous de dénier à M. Valéry, même lorsqu'il daigne écrire en prose, les dons singuliers d'un artiste accompli. Mais dans l'usage qu'il en fait, ne lui arrive-t-il pas de sertir en bijoux de grand prix telle pensée dont la portée ne dépasse pas d'honnêtes limites ? C'est ainsi qu'au terme de ses réussites laborieuses, il nous donne pour diamants purs les pierres qu'il reconstitue avec une incroyable industrie. Il est beau de se faire le champion de l'art difficile. Encore faut-il qu'il tende à nous mettre en communication avec des idées vraiment rares et non à faire des embarras autour de lieux communs, quitte à les envelopper de je ne sais quel halo, pour leur prêter figure de vérités peu communes. On n'a pas

craint de comparer M. Paul Valéry à Léonard ; c'est peut-être qu'on a confondu clair-obscur et trompe-l'œil.

Pour revenir à Marcel Proust, il reste qu'il s'en tient à une forme naturellement négligée, mais qui lui semble la plus apte à rendre ce qu'il veut dire (1). Pour retrouver son moi profond à travers la masse fluide des souvenirs où il baigne, un style détendu lui paraissait de mise. Les tâtonnements étaient d'ailleurs nécessaires à ce fureteur de génie qui, preste à se faufiler par les fissures du subconscient, avait besoin dirait-on, pour déployer tout son flair, de s'enfoncer dans des labyrinthes. La ligne droite eût mal convenu à ses courbes antennes. Magnétiseur aux

(1) Il était loin d'être insensible à l'art de la phrase, comme son admiration pour Anatole France en témoigne. Aux détracteurs de ce dernier je dédie ce passage : « On préférerait à Bergotte, dont les plus jolies phrases avaient exigé en réalité un bien plus profond repli sur soi-même, des écrivains qui semblaient plus profonds, simplement parce qu'ils écrivaient moins bien. » *Le Temps retrouvé*, t. II, p. 45.

gestes lents, il circonvient le vrai à l'aide de passes compliquées, qui n'atteignent leur but qu'au prix d'efforts interminables. Ce déchiffreur de secrets, que hantent les plus moroses, nous fait songer à quelque prince vagabond des Mille et une Nuits, ténébreux et charmant, tourmenté de mystères. Sachons-lui un gré infini d'avoir su, grâce à sa clef merveilleuse, nous en dévoiler quelques-uns de si passionnants.

TABLE

AVANT-PROPOS.....	9
CHARLES DICKENS.....	21
UN PSYCHOLOGUE DU PÉCHÉ : MARCEL PROUST.....	109
MARCEL PROUST ET LA JEUNE LITTÉ- RATURE.....	149
MARCEL PROUST OU L'INDÉPENDANT.....	171

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
PREMIER JUIN MIL NEUF CENT VINGT-HUIT
PAR LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET
D'ÉDITION, 71, RUE DE RENNES, A PARIS, POUR
LE COMPTE DES ÉDITIONS DU CAPITOLE, G. PIGOT,
DIRECTEUR. SON TIRAGE EST LIMITÉ COMME
SUIT : 5 EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS DE 1 A 5,
SUR PAPIER DU JAPON IMPÉRIAL ; 20 EXEMPLAI-
RES, NUMÉROTÉS DE 6 A 25, SUR PAPIER VÉLIN
DE RIVES ; 1 500 EXEMPLAIRES, NUMÉROTÉS
DE 26 A 1500, SUR PAPIER ALFA.

EXEMPLAIRE N^o 148



